

JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ;
de Traits d'Histoire, ancienne & moderne, de
Découvertes des Sciences & des Arts : de Nou-
velles de la République des Lettres ; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cu-
rieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

DÉDIÉ AU ROI.

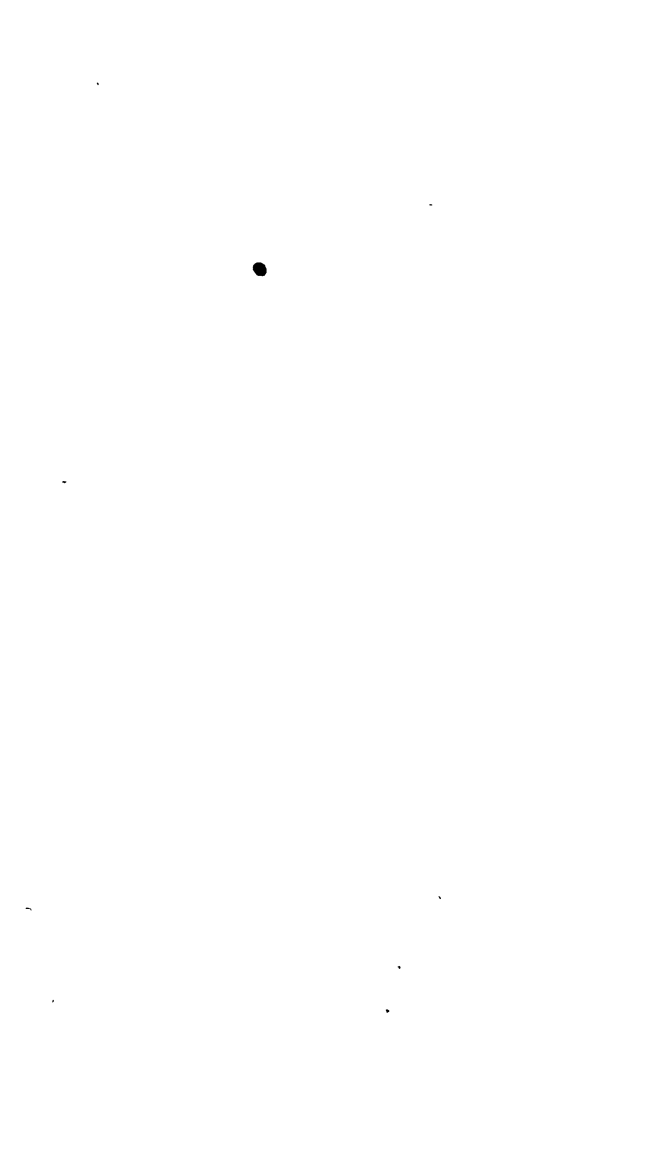
OCTOBRE 1741.



A NEUCHÂTEL.
DE L'IMPRIMERIE DE JOURNALISTES.

M D C C X L I.

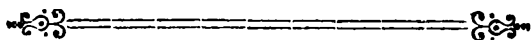
Avec Aprobation.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DÉDIÉ AU ROI.

OCTOBRE 1741.



AUX EDITEURS
DU JOURNAL HELVETIQUE

MESSIEURS.

JL m'est tombé entre les mains un Manuscrit sur un sujet intéressant, & que je crois devoir vous communiquer. Je ne puis pas vous dire qui en est l'Auteur. Vous verrez dans quelques Vers qu'il a mis à la tête de son Discours, qu'il se donne pour un Homme oisif & déœuvré ; mais je doute qu'il faille prendre cela à la lettre. Peut être ne s'est-il désigné par là, que pour faire une sorte de contraste avec la Matière même qu'il traite.

Il paroît que s'il travaille toujours sur de semblables sujets il est en état de rendre un bon compte de son loisir. Le mal est qu'il n'a pas assez bonne opinion de ses Productions, & qu'on a beaucoup de peine à lui en arracher quelques unes. On doit donc me savoir quelque gré des détours dont il a talu que je me sois servi, pour avoir celle-ci. Il me semble qu'elle pourra tenir lieu dans vôtre Journal d'une Feuille du *Spéctateur*, propre à exciter au Travail tant de jeunes Gens, qui, au lieu de faire valoir, pour le bien de leur Patrie, les Talens que le Ciel leur a donés, passent leur Vie dans une profonde oisiveté & dans une inutilité entière.

DISCOURS sur le TRAVAIL.

Soufre. Mon cher Lecteur, qu'un PARESSEUX t'apprenne, *

Qu'il te faut travailler, n'épargner point ta peine.

C'est par Arrêt d'enhaut que l'Home est condamé

A cultiver la Terre, où Dieu l'a confiné.

A la sueur du front gagner sa nourriture,

C'est le sort des Mortels, croions en l'Ecriture **

L'Home est né pour le Travail ; C'est ce que la Religion & la Nature nous enseignent

* C'est une imitation de Boileau, qui dit dans son Epitre XI. adressée à son Jardinier -

Aproche donc, & vien, qu'un Paresseux t'apprenne

; Antoine, ce que c'est que travail & que peine...

** Genes. III. 19.

également. C'est là notre partage tant que nous sommes sur la Terre. C'est dans cette vüe que Dieu nous a donné la Vie & toutes nos facultés. C'est pour le Travail que Dieu a créé l'Esprit de l'Homme, & qu'il a formé son Corps. Nos Sens & nos Membres sont proprement destinez à cet usage. Pour peu que l'on examine la manière dont nous sommes faits, on voit assez que l'intention du Créateur n'a pas été que nous véussions dans l'inaction & dans le repos. La nature de nôtre Esprit est d'être actif. Ce pencha à agir, qu'a tout Etre intelligent, est come le Principe du Travail, mais les Organes du Corps en sont come les Instrumens. La Raison forme chez nous des projets, & l'autre partie de nous mêmes s'applique à les exécuter. L'obligation au Travail se tire donc déjà du fond de nôtre Nature.

Ce qui fortifie cette première preuve, c'est que les facultés du Corps, tout come celles de l'Ame, ne se perfectionent, & même ne se conservent, que par l'exercice & l'action. Plus nôtre Esprit s'exerce, plus il acquiert de vivacité & de pénétration. Notre Jugement gagne tous les jours, & du côté de la justesse, & du côté de l'étendue. Voila les heureux effets de l'application & de l'étude.

C'est la même chose à l'égard du Corps. En s'exerçant, nos différens Membres en

font beaucoup mieux leurs fonctions. Ils acquièrent par là de la souplesse & de la force. Nous nous en trouvons encore mieux par rapport à la santé, & même par rapport au plaisir, car l'un est une suite de l'autre. Au lieu que le repos & l'inaction engourdit le Corps, lui attire des Maladies, causées par l'abondance des humeurs qui croupissent. Un trop grand assoupissement n'acomode point la santé. Par là l'Esprit devient aussi pesant & stupide, & par conséquent sa situation ordinaire, c'est le chagrin & la tristesse.

Mais la principale raison qui prouve la nécessité du Travail, c'est que l'Homme est exposé à bien des besoins, à quoi il ne peut remédier que par ce moyen. La Nouriture & le Vêtement, le Nécessaire & le Comode, tout est à ce prix. La Providence donc l'accroissement aux Fruits de la Terre, mais elle nous laisse le soin de les semer, de les cultiver, de les recueillir, come si elle vouloit partager son Ouvrage avec nous. Quelle est, suivant certaines Gens, la destination de nos mains ? A voir leur oisiveté & leur inépuisable, on diroit qu'ils les regardent come nous ayant été données par le Créateur, simplement pour porter les Alimens à la bouche, & non pour nous les procurer par le Travail. Mais l'assujettissement à travailler est une suite de la Sentence prononcée à nôtre premier Pé-

re,

re, & dans sa Personne à tout le Genre humain: *Vous mangerez votre Pain à la sueur de votre visage*. * La Terre ne donne ses Fruits qu'à proportion des soins que l'on a pris pour la cultiver SALOMON dit que le Champ du Paresseux, qu'il aura refusé de cultiver, lui refusera le tribut qu'il paie aux autres. ** Il est vrai que le Paresseux veut profiter du Travail d'autrui: Mais c'est là une injustice. Prétendre vivre ainsi dans la Société aux dépens des autres, c'est y faire le Personnage de Parasite. Aussi l'Home oisif & fainéant a cela de comun avec les Gens de ce caractère, qu'ils sont souvent les uns & les autres condanés au Jeune. Salomon, dont le Livre des Proverbes est plein de beaux traits contre l'Oisiveté, y avertit le Paresseux qu'il ne trouvera personne qui veuille le secourir au besoin, & qui plaigne une disette qu'il se fera lui même attirer. *Si quelqu'un ne veut pas travailler*, dit ST. PAUL, *il n'est pas digne de manger*. ***

Quand on parle de la nécessité du Travail pour l'Home, on comprend assez que cela ne doit pas être borné à la culture de la Terre. Il y a divers Emplois, diverses Professions dans la Société. Les uns négocient,

O o o 4 les

* Genes. III. 19.

** Voiez Prov. XXIV. 30t & XX. 4.

*** 2. Thessal. III. 10.

les autres exercent des Métiers , qui sont aujourd'hui fort varieez. Mais ces diferentes occupations ont cela de commun , qu'elles demandent toutes de l'application & des soins. Le but que l'on se propose dans le choix du genre de vie , c'est ordinairement de gagner quelque bien. On voudroit se procurer le nécessaire , & même le comode. Or ce n'est pas en demeurant les bras croisez que l'on y parvient. Il faut de l'activité pour amasser quelque chose , ou seulement pour le conserver. Ce n'est que par l'assiduite & la diligence que l'on se pousse dans le Commerce. De même dans une Profession , on n'avance qu'à proportion que l'on travaille. Un Ouvrier diligent & appliqué acquiert journellement plus de facilité , plus d'industrie , plus d'habileté dans son Art. Il est tous les jours plus employé. Plus il exerce son Talent , plus il avance ses Affaires. *La main des Diligens fait les Riches* , dit Salomon. *

Que l'on voie au contraire quel est le sort d'un Home qui ne travaille pas , ou qui s'aquite negligemment de sa Profession ; non seulement il ne gagne pas , mais le tems qu'il perd est encore employé le plus souvent en Divertissemens , qui ne peuvent que l'incomoder. Des qu'on n'est pas occupé , on ne manque guere de se jeter dans la dissipation.

* Proverb. XIII. 4.

tion. Un Home qui n'a rien à faire, ou pour mieux dire qui n'est pas d'humeur de travailler, veut cependant éviter l'Ennui. Il cherche, autant qu'il lui est possible, à passer son tems d'une manière agreable. Et tout le monde fait qu'il en coute pour se divertir. Quand même la dépense que demandent les plaisirs ne seroit pas considerable par elle même, elle l'est toujours par raport à des Gens dont la situation n'est pas aisée. Elle le devient par sa continuité. Dès que l'on a pris goût à cette Vie de plaisir, on se la rend tous les jours plus nécessaire: On ne sauroit plus s'en passer. Dès là on néglige tous les jours davantage ses Affaires.

Mais suposons qu'un Home oisif ne se jette pas dans la dissipation & dans la débauche, suposons que d'ailleurs il ait de quoi vivre, c'est une Vie bien triste que de n'avoir rien à faire, & de ne savoir pas s'ocuper. La nature de nôtre Esprit étant d'être actif, s'il n'a pas quelque chose qui l'ocupe, il tombe dans la langueur. L'Oisiveté est le sommeil de l'Âme; mais un sommeil inquiet & fatigant. L'Ennui qui accompagne toujours l'Inaction, est un mal des plus douloureux. C'est une Maladie de l'Âme, qui va presque de pair avec les Maladies corporelles.

Non, je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'Ennui d'un Mortel sans Soins & sans Etude, Qui

Qui jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient dans les langueurs de son Oisiveté,
D'une lâche indolence Esclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire *

L'Ennui n'est entré dans le Monde que par la Paresse. Le sage Auteur de la Nature a voulu, en quelque manière, punir par là l'inaction, & nous forcer à devenir utiles, & à nous mêmes & aux autres Hommes. La seule ressource, pour se tirer de cette situation triste & incomode, à qui l'on a donné le nom d'Ennui, c'est de savoir s'occuper. Le Travail est le Remède spécifique contre ce Mal; Remède beaucoup plus efficace même que les plaisirs auxquels on a ordinairement recours pour tâcher de s'en déivrer. Il faut remarquer que quand la Volupté n'auroit pas d'ailleurs des suites fâcheuses, elle nous rend encore cette incomodité plus sensible. On ne s'ennuie jamais davantage qu'après des plaisirs trop vifs. Dès qu'ils cessent, dès que l'âme s'en voit privée, elle retombe bientôt dans la langueur. Mais après le Travail, on n'a besoin que de repos, ou de plaisirs très simples. Par là on se trouve parfaitement à couvert de l'Ennui.

A mesure qu'on avance en âge, on a
encore

* Despreaux, Epit. XI. à son Jardinier.

encore plus besoin d'Occupation pour se défendre. Quand l'Esprit a acquis une certaine solidité, & que les Passions se sont afoiblies, le goût pour le plaisir & pour l'amusement est beaucoup moins vif. Les Homes faits, mais sur tout ceux d'un âge un peu avancé, demandent l'Etude, ou le mouvement des Affaires, pour éviter l'Ennui.

Un Home qui passe sa vie dans l'oisiveté est non seulement à charge à lui même, mais encore aux autres. C'est un poids inutile sur la Terre, mais qui de plus incommode ceux avec qui il vit. Quand on est en proie à l'Ennui, on ne manque guère d'ennuier aussi ceux que l'on fréquente.

Il seroit à souhaiter cependant que ce fut là tout le mal qu'un Home désœuvré cause à la Societé. Dieu nous a faits pour vivre les uns avec les autres, & pour concourir tous au Bien public, chacun à sa manière. Chacun y doit contribuer, suivant le genre de vie auquel il a été appellé. Les grands travaux du Gouvernement, de la Justice, de l'Ordre public regardent les Princes & les Magistrats. Mais chaque Citoyen doit aussi servir sa Patrie, soit en l'éclairant par la sagesse de ses Conseils, soit en la défendant par la force des Armes, soit en l'enrichissant par le Commerce, en y établissant des Manufactures utiles; soit en donant au

Public

Public d'utiles Productions de son Esprit, qui contribuent ou a la découverte de la Vérité, ou à régler les Mœurs des autres Hommes. Mais quels Conseils la Patrie peut elle attendre d'un Homme enseveli dans la Mollesse, qui ne s'inquite de rien, qui ne prévoit rien, qui ne s'intéresse à rien? Ce Citoyen oisif porte l'Epée, mais plutôt, come un titre de fainéantise, que come une Arme consacrée à la défense de sa Patrie. Quelles Richesses lui procurera t-il, lui qui semble ne vivre que pour consommer les Biens que ses Péres lui ont aquis par leurs travaux & leur sueur? S'il est Père de Famille, il négligera l'Education de ses Enfans. Il n'est pas plus utile aux Armis qu'il peut avoir. S'il se présente une occasion de marquer du zèle pour eux, ne vous imaginez pas qu'il la saisisse. On ne fait coment échauffer ce Cœur glacé, coment donner du mouvement a ce Corps pesant & immobile. C'est donc un Homme, si du moins on peut encore lui donner ce nom, qui ne s'intéresse à rien de ce qui regarde les autres Hommes.

GODEAU fit autrefois quelques Vers sur la Paresse, qui valent un Traité entier sur cette Matière. Quoi qu'ils comencent à vieillir, il me semble qu'ils doivent trouver ici leur place. Les voici :

La

La Paresse est un d'ux poison,
 Par qui l'Âme la plus hardie
 Devient timide & engourdie,
 Et voit obscurcir sa Raison
 Nul desir d'honneur ne la touche,
 Le moindre travail l'éfarouche,
 Elle agit toujours bassement;
 En un Tronc elle change l'Homme,
 Et ce que Repos elle donne
 Est un lâche Assoupissement.

La plupart des Législateurs ont voulu arrêter les funestes effets de ce dangereux poison. Autrefois dans les Etats bien réglés, on ordonnoit des peines contre les personnes inutiles & oisives. Les Egypciens étoient obligés de rendre raison au Magistrat de la manière dont ils gagnoient leur Vie. ELIEN rapporte que chez les *Sardes*, on apelloit les Fainéans en Justice, qu'on leur demandoit compte de leur conduite, & de quoi ils subsistoient. DRACON, Législateur des *Athéniens*, punissoit sévèrement ceux qui menotent une Vie oisive. SOLON les déclaroit infâmes. Chez les Romains on pouvoit intenter Action contre ceux qui, aiant assez de force pour travailler, aimoient mieux s'exposer à la misère. En un mot, les anciens Législateurs ont tous regardé l'Oisiveté & la Paresse comme une peste des plus pernicieuses à la Société.

Il est vrai que les Loix se sont fort adoucies

doucies à cet égard ; mais on n'en doit pas conclure que l'Oisiveté soit devenue une chose indifférente. Mr. BARBEIRAC fit, il y a quelques Années, un Discours pour prouver que ce qui est permis par les Loix, n'est pas toujours juste & honête : & voici un des Exemples qu'il choisit pour prouver sa Thèse

„ Il n'y a point de Pais en Europe, dit-il,
 „ où les Loix punissent l'Oisiveté, où l'on
 „ ne croie pouvoir être oisif sans scrupule,
 „ du moment qu'on a beaucoup de bien,
 „ ou qu'on se contente de ce qu'on a. Ce-
 „ pendant qu'y a-t-il de plus digne de
 „ l'Homme, naturellement doué de tant de
 „ facultés du Corps & de l'Esprit, que de
 „ les laisser perdre dans l'oisiveté ?
 „ Qu'y a-t-il de plus contraire à la libéra-
 „ lité du Createur, de ne pas employer ses Ta-
 „ lens ? Qu'y a-t-il de plus contraire au de-
 „ voir de l'Homme & de l'Homme qui est en-
 „ gagé à se rendre utile à son Pays, & tout
 „ à la Société dont il est un membre ?
 „ punité que les Loix ne punissent pas, on ne
 „ choisiroit pas une Loi qui ne punisse pas,
 „ ne doit pas les disculper. Si les Loix ne punis-
 „ sent pas l'oisiveté, c'est
 „ que les législateurs ne se sont point efforcés qu'à
 „ empêcher qu'on ne se livre à elle, mais aux
 „ autres, on voit comme elle se fait, & se font
 „ appli-

„ pliquez qu'à réprimer les excès les plus
 „ grossiers, les injustices les plus palpables.
 „ Ils n'ont pas crû devoir punir par Autori-
 „ té publique ceux qui passent leur Vie dans
 „ l'Oisiveté, parce que par là ces Gens oisifs
 „ se punissent assez eux mêmes. Il est vrai
 „ qu'ils nuisent aussi à la Société; mais on
 „ est quelquefois obligé de souffrir des dé-
 „ sordres de ce genre, pour éviter de plus
 „ grands inconvéniens.

Une punition de l'Oisiveté, qui n'est pas
 infligée par les Loix, mais qui ne manque
 guère d'en être une suite, c'est le mépris &
 la honte. Un Home oisif, qui n'emploie son
 tems qu'à des bagatelles, ne sauroit avoir
 l'estime des honêtes Gens. S'il est doux de
 se voir considéré des autres Homes, c'est-
 là une douceur réservée à ceux qui savent
 s'appliquer d'une manière utile, & à eux mê-
 mes, & au Public. Toute personne qui passe
 sa Vie dans l'Oisiveté ne sauroit aspirer à l'es-
 time des autres. Qu'est-ce en etet qu'un
 Home oisif? C'est un Home qui oublie ses
 devoirs, qui s'enfvelit dans son repos; c'est
 un Spectateur tranquille & indifférent, qui ne
 se met en peine de rien. Ceux qui l'envi-
 ronnent ont beau l'exciter au travail par leur
 exemple, pour lui il ne se met en devoir
 d'agir, ni pour le général, ni pour le particu-
 lier. Il verra sans émotion l'indigence des
 Pau-

Pauvres ; quelquefois la décadence de ses propres Affaires, la confusion & le désordre de sa Maison ; souvent le libertinage de ses Entans. Quelle estime mérite un Homme de ce Caractère ?

On le trouvera encore moins digne de cette estime du Public, si l'on fait réflexion, come nous l'avons déjà insinué, que sa Vie mole & désœuvrée le jette lui même dans le désordre. L'Oisiveté donc prise aux Tentations, & ouvre la porte à la plû-part des Vices. Un Homme qui ne fait rien est ordinairement un Joueur, un Voluptueux, & même un Débauché. Il y a long-tems qu'on a dit que l'Oisiveté est la Maitresse qui enseigne tous les Crimes. Un des principaux avantages du Travail, c'est de nous précautionner contre le Vice. S'il y a encore de l'innocence dans le Monde, il faut la chercher sur tout dans les Conditions & dans les États où la Loi du Travail est inviolablement observée. La pureté des Mœurs ne se trouve guère avec l'Inaction & la Moleste.

Le Travail, à quoi l'Homme est condamné, n'est pas seulement une peine à l'égard du passé ; on peut encore le regarder come une sage précaution pour lui faire éviter le Péché dans la suite. Rien n'est plus propre à prévenir de dangereuses chutes. C'est un frein salutaire pour empêcher le cours de
tant

tant de Vices, où nous jetteroit sans cela l'impétuosité de nos Passions. Cette Réflexion doit être appliquée sur tout à la Jeunesse. Il n'y a point de meilleur moyen de réprimer les penchans trop vifs des jeunes Gens, que l'ocupation. Elle fixe la vivacité & l'inquiétude de cet age. Elle consomme utilement son jeu, & par là elle éloigne les occasions du mal.

C'est donc autant la Bonté de Dieu que sa Justice, qui nous a imposé la nécessité de travailler. En voici une nouvelle preuve; C'est que quand le Travail n'est pas trop violent, nous y trouvons un véritable plaisir. Lors qu'on s'est fait une ocupation honnête, on l'aime, on la goûte, on s'y affectionne tous les jours davantage. Ce n'est donc que le Travail qui va jusqu'à la sueur, c'est à dire un Travail fatigant, qui est proprement une peine. *Vous mangerez v' tre pain à la sueur de votre front.* Voilà la sentence prononcée contre un Coupable. Dieu fait entendre au premier Home, qu'au lieu que la Terre lui fournissoit d'elle même des truits délicieux, depuis son péché il seroit réduit à manger un Pain que les sueurs auroient, en quelque manière, détrempé. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'*Adam* eût vécu auparavant dans un entière Oisiveté. Dieu lui avoit commandé le Travail dans l'état même

d'innocence. L'Écriture nous apprend que Dieu l'avoit mis dans le Jardin de délices, afin qu'il le cultivât.* Mais cette Culture n'étoit pour lui qu'une occupation agréable. Dieu vouloit par là occuper son Esprit, en exerçant son Corps. C'étoit un Travail sans peine, sans dégoût, sans lassitude. C'étoit un exercice de santé & de plaisir. C'étoit un Travail d'Atranchi, au lieu que celui d'Adam Pécheur, fut le Travail d'un Esclave. Quoi que nous nous trouvions enveloppez dans cette condamnation, il n'est pas difficile d'apercevoir que lors que le Travail n'est pas excessif, il y est encore resté un sentiment de plaisir, qui fait que nous y prenons gout, & que nous nous y attachons de plus en plus tous les jours.

On ne sauroit trop inculquer ce que l'on gagne, & du côté de l'utile & du côté de l'agréable, à avoir quelque occupation honnête. Que l'on voie quelle est la situation d'esprit d'un Homme diligent & laborieux. Par cela même qu'il est appliqué à son Travail, les Passions ont moins de prise sur lui. Les Objets qui agitent ceux qui vivent dans l'oïveté & dans la dissipation font peu d'impression sur lui. Par là le voilà à l'abri de bien des inquiétudes, de bien des amertumes, qui troublent le bonheur des autres. Quand même il y auroit quelque chose de pénible dans les occupations, il faut penser que l'habitude aplanit les difficultés; il faut

* Genèse Ch. II. 15.

penser sur tout que le sentiment de s'aquiter
 de son devoir, l'estime des honêtes gens
 qu'on aquier par là, & l'utilité réelle que
 l'on retire de son travail font évanouir la pei-
 ne. Quelle douce situation, par exemple, que
 celle d'un Père de famille, qui par son tra-
 vail & son industrie, s'est mis en état de
 donner une bonne Education à ses Enfans, &
 de leur procurer des Etablissemens solides ?
 Un Home laborieux est toujours content.
 La moindre récréation lui suffit pour le dé-
 lasser. On pourroit donc dire que le Tra-
 vail pour un Home diligent est un état de
 tranquillité & de douceur, & que le repos
 & le calme aparent du Pareilleux, est un
 véritable Travail. On peut apliquer ici en
 général ce que Columelle dit de l'Agricul-
 ture ; que *la négligence y est plus pénible que
 la diligence.* * Il faut donc représenter vive-
 ment à ceux qui passent leur vie dans l'inac-
 tion & l'oïfiveté, qu'outre le compte qu'ils
 auront à rendre de l'usage qu'ils ont fait de
 leur tems & de leurs talens, les seuls incon-
 vénienens qui acompagnent une Vie oïfise de-
 vroient leur en donner du dégout. Qu'on
 l'examine bien, on trouvera qu'il y a réel-
 lement dans la Pareille plus d'incomodité &
 de peine que dans la Vie la plus active. C'est
 un état fatigant que de ne rien faire. Nous
 l'avons déjà fait voir.

P p p 2

Mais

* In re familiari laboriosior est negligentia quam diligentia.
 Colum. De Re Rustica, Lib. XII. cap. 2.

Mais une Remarque qu'il ne faut pas oublier sur cette matiere, c'est qu'encore qu'un Pareilleux ne veuille point se mêler de ce qu'on appelle Affaires, il peut cependant lui en survenir, & même de fâcheuses. Alors il se trouve dans un beaucoup plus grand embarras que tout autre. Il ne fait comment s'en tirer. Cet Indolent qui a passé la plus grande partie de sa vie ou à dormir, ou à ne rien faire, ne fait par quel bout entreprendre une Affaire épineuse. Il a contracté une rouille dans l'Esprit, un engourdissement dans toutes les facultez, qui le fait aprocher de la stupidité. La moindre application l'épouvante. Ce qui paroïssoit aisé à tout autre, est pour lui hérissé de difficultez. Son imagination les lui grossit, & il desespere de les pouvoir surmonter. *Il y a un Lion dans le chemin*, lui fait dire Salomon, pour nous faire sentir que la Pareille & l'inaction grossit les obstacles, & en fait des Monstres.

Mais si l'Oisiveté est si blamable, si elle a de si funestes suites, s'il est vrai que ce soit là un état plus pénible que de s'appliquer au Travail, d'où vient donc que l'on voit par tout tant de Gens désœuvrés, & qui passent leur vie à ne rien faire? Voiés la raison qu'en a donnée un bon Moraliste.

„ Quoi que le Travail soit toujours utile,

„ quoi

„, quoi qu'il ait même ses douceurs, cepen-
 „, dant les comencemens en sont ordinaire-
 „, ment difficiles. Quoi que l'Oisiveté soit
 „, ennuieuse, fatigante & souvent funeste,
 „, les comencemens en sont doux & agréa-
 „, bles. Laissez à une jeune Personne la liber-
 „, té de se déterminer pour le Travail,
 „, ou pour l'Oisiveté, il est presque infail-
 „, lible qu'elle prendra ce dernier parti.
 „, A cet âge, on n'est pas en état de ju-
 „, ger de ce qui nous est le plus avan-
 „, tageux, ou le plus honorable, du
 „, moins l'on est peu sensible à cet intérêt
 „, ou à cet honneur. Le sang est trop échau-
 „, fé, l'Esprit est trop vif pour pouvoir bien
 „, goûter des Occupations serieuses. On ne
 „, respire que la dissipation; on préfère mê-
 „, me à une Etude tant soit peu pénible, une
 „, pure Oisiveté. Quand en suite l'habitude est
 „, formée, que l'on s'est acoutumé dès l'âge
 „, le plus tendre, à ne rien faire, alors il
 „, n'est pas si facile qu'on pense, d'en reve-
 „, nir. L'habitude est une seconde Nature.
 „, Ce n'est pas qu'à un certain âge on ne
 „, sente bien tous les inconveniens de l'Oi-
 „, siveté, & que l'on n'en ait honte soi-même.
 „, Mais on n'a pas la force de se surmon-
 „, ter. La crainte de la peine, à quoi l'on
 „, n'est pas acoutumé, fait envisager dans

„ Profession, ou dans un certain genre d'E-
 „ tude, des difficultés insurmontables, &
 „ fait naitre d'un autre côté, une défiance
 „ entière de soi-même. Si de vives exhor-
 „ tations semblent quelquefois reveiller un
 „ Home qui a passé sa Jeunesse dans l'Oisi-
 „ veté, la Moleffe reprend bientôt ses droits;
 „ Il retombe d'abord dans son premier Som-
 „ meil.* Dès qu'une fois on a contracté la
 „ mauvaise habitude de ne rien faire, tout
 „ ce qui demande de la contention dégoûte
 „ ou éfraie. Le seul nom de Travail épouvant-
 „ té. L'Esprit en ne s'occupant à rien, prend
 „ une certaine rouille, une certaine pesanteur
 „ qui le rend incapable d'agir avec quelque
 „ application. Après cela le point d'honneur s'en
 „ mêle. Entreprendre si tard de travailler, c'est
 „ reconoitre qu'on a perdu son tems jusqu'a-
 „ lors, & que l'on a vécu d'une manière peu sa-
 „ ge. Honteux de ne s'être pas appliqué plus
 „ jeune au Travail, on conclut qu'il est
 „ trop tard pour comencer, & l'on prend
 „ le parti de continuer à ne rien faire. C'est
 „ là la véritable source de l'Oisiveté où l'on
 „ voit croupir tant de gens aujourd'hui.

II

* Le Portrait naïf que Boileau fait de la Paresse dans le Lutrin, peut convenir ici;

Enfin la Paresse oppressée

Dans la bouche, à ces mots, sent sa langue glacée,
 Et lassé de parler, succombant sous l'effort,
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

Il faut donc exciter fortement ceux qui se sont laissé gagner à cette dangereuse indolence, à faire des efforts redoublez pour en secouer le joug. Il faut sur tout inspirer de bone heure aux jeunes gens l'amour du Travail, acoutumer leurs Corps & leur Esprit à s'ocuper toujours de quelque chose. Les Pères & les Mères doivent être fort atentifs que leurs Enfans ne goutent pas trop les premières douceurs de la Pareille, dont à cet age, on ne conoit pas encore le danger. Il faut leur bien faire comprendre que rien n'est plus honteux que la tainéantise; qu'ils se trompent fort quand ils regardent une Vie ocupée come quelque chose de désagréable, leur bien faire sentir, come il est éfectivement confirmé par l'expérience, que ceux qui ont pris le parti de s'ocuper assidûment, ne voudroient pas changer leur condition contre celle des Gens désœuvrez, que ces gens actifs ne s'ennuient que quand l'ouyrage leur manque, ou qu'ils sont obligez de l'interrompre un peu trop longtems. Il faut ajouter que si les comencemens leur paroissent dificiles, ils peuvent s'assurer que dans peu ils seroient acoutumez au Travail, & qu'alors ils regretteront le tems qu'ils ont perdu en Amusemens frivoles. On ne sauroit trop leur représenter combien l'Ocupation contribue au bonheur de la Vie. On

peut encore assaier de leur rendre actuellement le Travail agréable, soit par la manière de les enseigner, soit en y atachant quelque récompense. Cependant qu'un Enfant ne s'aplique à rien, qu'il néglige tous ses devoirs, il y a bien des Pères aujourdui qui ne s'en mettent guère en peine. On demande lequel des deux est le plus coupable, ou le jeune Home dans son oisiveté, ou le Père dans son indulgence? La Question n'est pas difficile à décider.

Il est vrai que de jeunes Gens se trouvent quelquefois dans des circonstances où toutes ces sages Maximes ne font guère d'impression sur eux. Lors qu'ils sont nés dans une Maison Opulente, ils se figurent qu'ils ne sont pas obligez à travailler, & qu'ils n'ont qu'à jouir de leur fortune. Ils se croient destinez au repos & à jouir du travail d'autrui. Ceux qui raisonnent ainsi devroient faire attention que si l'Oisiveté est le privilège des Riches, c'est là une prérogative plus funeste qu'avantageuse. S'ils ne veulent pas travailler pour amasser, ils le devroient faire au moins pour conserver la santé de leur Corps & la tranquillité de leur Esprit. L'Oisiveté n'est propre qu'à produire de mauvaises humeurs, qui dégénèrent enfin en de dangereuses Maladies. L'Eau sans mouvement se corrompt; de même le Corps sans travail devient

devient malade. * L'Oisiveté nourit encore mille pensées importunes & chagrinantes. Aussi l'on remarque que les Persones riches & desœuvrées ont l'Esprit moins content & le Corps moins sain que les Pauvres même. Le Travail occupe, l'Oisiveté ennuie. Par cela seul le choix est déjà aisé à faire.

On doit encore représenter aux jeunes Gens nez dans la fortune, que c'est ordinairement dans ces Familles riches, que l'on choisit des sujets pour gouverner l'Etat. Et si un jeune Home passe les premières années de sa vie dans l'Oisiveté & dans la dissipation, comment aquerra-t-il les connoissances nécessaires pour exercer les Emplois auxquels il est destiné? Ces postes d'honneur ne pourront être que fort mal remplis.

Quelqu'un a dit que quand ce ne seroit que pour servir d'exemple aux autres, & afin qu'en demeurant ainsi les bras croisez ils ne leur fassent pas une espèce d'insulte sur la différence de leur sort, les Riches seroient obligez à se faire quelque sorte d'occupation. Mais ils doivent sur tout cet exemple à leurs Enfants, s'ils sont Pères de famille. Quand l'Oisiveté n'auroit pas des suites facheuses pour eux mêmes, ils la doivent regarder
come

* Cernis ut ignavum corrumpant otia Corpus,
Ut capiant vitium, ni moveantur aequa. Ovid,

come font dangereuse dans leurs Enfans. Si vous passez v^otre vie dans l'inaction & dans la dissipation, vous inspirerez le même gout à v^otre Famille. Comment la formerez vous au Travail, pour lequel elle vous voit tant d'éloignement ?

Il faut d'ailleurs des Soms & du Travail pour conserver le Bien que l'on possède. Par où voit-on tous les jours tant de Maisons rentrer dans l'obscurité, d'où elles étoient forties ? Les Pères, par une assiduité laborieuse, avoient amassé un Bien considérable, & les Enfans par un lâche amour du repos, par ce prétendu droit de jouir du travail d'autrui sans rien faire, ont replongé leur Famille dans le néant.

Quel est donc le Privilège des Riches, dira-t-on, s'ils sont obligez au Travail comme les autres ? Voici ce que l'on a répondu à cette objection.

„ Deja par leur situation, les Riches se
 „ procurent mille douceurs, mille comodités,
 „ que les Pauvres, ou ceux qui sont
 „ dans une situation médiocre, ne sauroient
 „ se procurer. Mais leur grand avantage,
 „ c'est qu'ils peuvent faire du bien, & il
 „ n'est point de plaisir plus doux que celui-
 „ là. Enfin l'avantage que les Riches tirent
 „ de leur abondance, c'est qu'au lieu
 „ que les Pauvres, par la dure nécessité de
 leur

3, leur état, sont obligez souvent & malgré
 2, eux, de s'atacher aux ocupations les plus
 2, viles & les plus pénibles, les Riches peu-
 2, vent se choisir des ocupations agréables,
 2, moins fatigantes, plus conformes à leurs
 2, inclinations & à leur gout. La douceur
 2, de leur état consisté à ne faire que ce
 2, qu'ils veulent, que ce qui leur plait le
 2, plus. Leur heureuse situation leur per-
 2, met de suivre leur penchant dans ce à
 2, quoi ils s'apliquent. Il y a tant de cho-
 2, ses différentes à quoi l'on peut s'ocuper,
 2, qu'il n'est pas possible que l'on n'en trou-
 2, vât quelque'une à son gré, pour peu qu'on
 2, eut envie de travailler. Après tout, les
 2, Riches doivent cultiver leurs Talens pour
 2, être utiles à leur Patrie, ils doivent étu-
 2, dier la Religion, & pour eux mêmes,
 2, & pour être en état de doner une bone
 2, Education à leurs Enfans. Ce sont la des
 2, ocupations indispensables.

A l'égard de ceux qui se croient dispen-
 sez par leur Naissance, de s'apliquer à aucun
 Travail, la plûpart des Réflexions précéden-
 tes leur conviennent autant qu'aux Riches.
 La Noblesse se croit placée sur la Terre pour
 y recevoir les tributs du travail des autres.
 Les Grands croient n'avoir rien à faire qu'à
 jouir des comoditez & des plaisirs de la vie.
 Ils prétendent n'être pas compris dans la
 Masse

Masse comune du Genre humain condanée
 au Travail par le Créateur Ils regardent
 l'Élévation & le Rang comme des droits aquis
 pour ne rien faire. Combien n'en voit-on
 pas qui ne cherchent qu'à couler le tems ?
 Ils passent leur vie dans de frivoles amuse-
 mens, dans des divertissemens presque con-
 tinuels. Leur plus ordinaire, leur plus con-
 stante Occupation, c'est le Jeu ; C'est là ce qui
 fait le charme de leur Oisiveté. Mais je de-
 mande cette continuité de Jeu, cette Vie
 que l'on passe toute dans le plaisir, convient
 elle à un Home raisonable ? Ne se fait-on
 point de reproches de passer ainsi la plus
 grande partie de son tems dans des amusemens
 si indignes de la noblesse de notre Nature ?

Malgré la force de la Coutume & l'empire
 de la Mode, nous ne laisserons pas de
 prier les Gens de qualité qui liront cet Ecrit,
 de vouloir bien jeter un coup d'œil sur les
 tems anciens, pour les comparer aux usa-
 ges d'aujourd'hui. Ils ne sauroient nous re-
 fuser de remonter aux siècles précédens, eux
 qui nous y renvoient souvent, pour nous y
 faire remarquer les Héros de qui ils sont des-
 cendus. Voici donc ce que nous trouvons
 dans l'Histoire sur l'amour du Travail.

Si nous remontons jusqu'aux Anciens Juifs,
 nous y verrons tout le monde travailler
 presque également ; les Homes aux travaux
 du dehors, & à l'Agriculture ; les Femmes

à tous les Ouvrages qui se peuvent faire dans la Maison. On ne conoissoit point parmi eux ces différences de Condition, de Nobles & de Roturiers. Le Prince & les Généraux retournoient au travail de la Campagne, après les opérations de la Guerre, tout come le simple Soldat.

Dans les bons tems de la République Romaine, c'étoit la même chose. Les anciens Romains, persuadés que le courage ne se nourit que dans le Travail, & dans le retranchement de la Volupté, menoient une Vie toute active & toute laborieuse. Un Guerrier chez eux ne regardoit pas, come au dessous de lui, de conduire sa Charue dans son Champ, & de le labourer pendant la Paix. C'étoit de là qu'on tiroit quelquefois des Dictateurs pour comander les Armées, & gouverner la République, pendant les Guerres les plus périlleuses. On ne croioit pas alors que les Héros dussent conoitre la Mollesse. Aussi après les Batailles, les Victoires & les Triomphes, ces grand Capitaines ne faisoient point de difficulté d'aler reprendre leur Charue, pour entretenir leur Vertu par le Travail, & loin des amorces de la Volupté.

On doit avoir assez bone opinion du Genre-Humain, pour espérer qu'il y a encore bien des gens qui trouvent une véritable grandeur dans de semblables Maximes. Mais on doit aussi

aussi s'attendre, qu'il s'en trouvera plusieurs ; sur tout parmi la Noblesse desœuvrée, qui du haut de leur Esprit regarderont en pitié ces bones Gens d'autrefois & leur maniere de vivre. De semblables traits d'Histoire, diront ils, doivent être renvoiez au Colège. On peut les faire servir de Thème à des Eco-liers, qui ne manqueront pas de trouver tout cela fort beau, par le peu de conoissance qu'ils ont du Monde & de ses Usages. Cette décision cavalière pourra être apuice de quelques Vers fort dégagez de *Voltaire*, qui dans son *Apologie pour le Luxe* n'hésite pas à traiter de Pédanterie tout ce que l'on nous dit de ces Vieux Romains. Voici le tour qu'il emploie pour y jeter du ridicule ;

J'entens déjà des Pédans à Rabats ,
 Tristes Censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas ,
 Qui me citant Denis d'Halicarnassé,
 Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace ,
 Vont criailant qu'un certain Curius
 Cincinnatus, & des Contuls en US ,
 Bêchoient la Terre, au milieu des alarmes ,
 Qu'ils manioient la Charue & les Armes ;
 Et que les Blez tenoient à grand honneur
 D'être semez par la main du Vainqueur.

Malgré le ton enjoué du Poète, & les railleries de ceux qui pensent come lui, nous ne laisserons pas de soutenir que l'idée de bassesse qu'il a plû au Monde d'atacher à de certaines Conditions, est un pur objet de

la vanité & de l'opinion. On ne propose pas à la Noblesse ces anciens Exemples, pour être tout à fait imitez. On fait ce qu'il faut doier aux usages du tems où l'on vit. Mais on voudroit pouvoir persuader aux Persones qui se piquent de Naissance, qu'il n'y a rien de bas pour eux dans le Travail, qu'ils doivent s'ocuper pendant la Paix à quelque chose d'utilié. Il ne s'agit plus de cultiver la Terre ; mais on voudroit bien leur voir cultiver un peu plus leur Esprit qu'ils ne le font la plupart. On voudroit encore les voir s'exercer, nē fut ce que par récréation, à quelque sorte d'ouvrage, qu'ils peuvent choisir à leur gré. En un mot on ose leur dire que ce qui déroge véritablement, c'est l'Ignorance, & une Oisiveté entière.

Personne n'est donc dispensé, ni par sa Naissance, ni par sa Fortune d'avoir une Occupation honête. Il est du devoir de toutes sortes de Gens de travailler selon leurs forces. Dans quelque condition que l'on se trouve, on doit travailler utilement, d'une manière ou d'une autre. Plus on se livre à l'inaction, & plus on énerve son Corps & son Esprit. L'Home doit doner ses soins à se procurer sa propre subsistance. Mais l'excellence de sa Nature doit le porter a d'autres Objets, que les simples besoins de la Vie. S'il s'en tenoit là, son Travail ne seroit pas assez distingué de celui des Animaux. Un Père doit travailler pour laisser de bons Etablissemens à ses Enfants. On doit en-

core tâcher de se mettre en état de soulager les Malheureux & d'adoucir leurs peines. Mais le Travail le plus louable c'est celui qui se propose le Bien public, & le service de la Patrie. La Grandeur, la Noblesse de l'Homme paroît avec éclat dans ce Travail d'intéresse.

Je finis par cette Réflexion qui mérite d'être bien pesée, c'est que la Vie de l'Homme consiste proprement dans l'action. Autant de tems que l'on perd mal à propos & que l'on demeure sans rien faire, c'est donc autant de tems de retranché de la Vie. Le Spectateur Anglois à mis cette pensée dans un beau jour. *Le tems de la Vie, dit-il, ne doit pas se compter par le nombre des années, mais par l'usage que nous en avons fait; de même que l'étendue du Terroir n'est pas ce qui donne la valeur à un Bien fond, mais plutôt son revenu annuel **

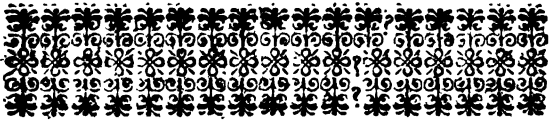
Voici ce qu'un Poëte célèbre a dit pour nous consoler de la brièveté de la vie;

Le tems est assez long pour quiconque en profite,
 Qui travaille & qui pense en étend la limite.
 On peut vivre beaucoup sans vegeier longtems,
 Je pourrois le prouver par mes raisonnemens,
 Mais malheur à l'Auteur qui veut toujours instruire,
 Le secret d'ennuier est celui de tout dire. **

Les premiers Vers sont tout à fait mon sujet, & les derniers viennent encore plus à propos pour m'avertir de ne pas moraliser plus longtems.

* Le Spectat. Tom. III. Disc. LXIII.

** De Voltaire, Discours sur la Nature de l'Homme.



REMARQUES

Sur quelques endroits du dernier Volume de
HISTOIRE DU COMTE DE
BOURGOGNE.

MESSIEURS.

Vous avez donné l'Extrait des deux premiers Volumes de cette *Histoire de la Franche Comté de Mr. Duod.* * Je ne prétens point aller sur le travail d'autrui, en vous envoiant quelques Remarques sur cette troisième Partie. Vous m'en croirez aisément quand je vous aurai avoué, come je le fais de bonne foi, que je n'ai pas encore vu l'Ouvrage même. Je ne le conois que sur le rapport du *Journal des Savans de Paris.* Ces Journalistes, au témoignage de qui on peut parfaitement se fier, nous apprennent qu'on trouve dans ce Livre quelques Principes sur la Morale qui peuvent faire de la peine, & fort differens de ceux qui sont généralement reçus en France. C'est uniquement sur cet Article que je veux présentement m'ouvrir avec vous. Ce n'est donc là qu'un petit inci-

cident qui ne fait rien au fond de l'Histoire.

J'avois toujours crû que l'on étoit tous unanimes aujourd'hui en France, à blamer les fureurs de la Ligue, & à détester le Carnage de la *St Barthelemi*. Mais on m'apprend que Mr. *Dunod* pense un peu différemment là dessus. Voici ce que nous en disent les Journalistes de Paris.

„ Dans l'Article de Philippe II. l'Auteur
 „ s'étend particulièrement sur les troubles
 „ des Pais bas. Ce Morceau ne doit être lû
 „ qu'avec précaution. L'Auteur y paroît im-
 „ bu de principes dont l'usage est au moins
 „ dangereux. On voit, par exemple, qu'il
 „ fait l'Apologie de l'Assassin du Prince d'O-
 „ range, tué à Delft, par Baltasar Gérard
 „ Francomtois : Il s'explique aussi en quel-
 „ ques endroits sur la *St. Barthelemi* & sur
 „ la Ligue en des termes suspects. Si on
 „ l'en croit, c'est par un pur zèle de Reli-
 „ gion que Philippe II. a fomenté & sou-
 „ tenu en France le parti de la Ligue. C'au-
 „ roit été en tout cas un Zèle bien aveugle,
 „ puis que la Révolte étant l'Ame de la
 „ Ligue, elle blesseroit ouvertement cette
 „ même Religion dont Philippe II. se di-
 „ soit l'apui.*

On ne seroit pas surpris que dans les Pais
 d'In-

* Journ. des Sav. Mars 1741. p. 396. Edit. de Hollande.

quisition, come l'Italie & l'Espagne, on excusât les Assassins des Princes que l'on regarde come Hérétiques, & l'on palliât des Massacres tels que celui de la St. Barthelemi. Ceux qui condamnent au feu les prétendus Hérétiques, doivent par conséquent trouver bons qu'on les égorge par milliers, pour en être plutôt défaits. On sait comment la Journée de la St. Barthelemi fut envisagée à Rome. Bien loin d'avoir eu honte d'une semblable barbarie, on en fit trophée. *Grégoire XIII.* témoigna publiquement sa joie de l'effusion du Sang Huguenot en France. A peine en eut-il reçu la nouvelle, qu'il alla à l'Eglise en rendre ses Actions de grâces à Dieu, come d'une Action sainte & Religieuse. Il fit peindre dans la Salle du Vatican, le Massacre de l'Amiral, come un triomphe de la Religion Chrétienne. Il fit frapper une Médaille où paroît un Ange armé d'une Epée & d'une Croix égorgeant un grand nombre de personnes abatues à ses piez. Voila comment ce Pape essaia de canoniser cette sanglante boucherie, & d'en perpétuer le souvenir. Il vouloit, par la figure de cet Ange, persuader au Peuple que c'est Dieu qui avoit inspiré le dessein de ce Massacre. On ne doit point être surpris de ces horreurs; elles entrent dans le Système de Rome. La Persécution & l'Inquisition sont les

grands ressorts du Pontificat, comme le reconnoissoit *Paul IV.*

Les autres Pais où règne l'Inquisition doivent penser de même. Philippe II. aiant été l'Arche de la Ligue, on n'est pas surpris que toutes les fureurs de la Ligue aient trouvé des Apologistes dans les Etats. Mais heureusement on a d'autres Maximes en France. Voici comment un Poëte François a décrit l'Inquisition.

Ce Sénat profetit par la France,
 Cette infame Inquisition,
 Ce Tribunal où l'ignorance
 Traina si souvent la Raison;
 Cette Troupe fole, inhumaine,
 Qui tient le Bon-sens à la gêne,
 Et l'Innocence dans les fers. . . . *

Le Père *Brumoi*, Jésuite célèbre, appelle l'Inquisition *un sujet de vénération pour quelques Sociétés Chrétiennes*, ou soi disant, telles; & *un sujet d'exécration pour plusieurs autres*, & en général *un Problème étonnant pour tous les Chrétiens*. Suivant les Pais où l'on est né, on vénère ou l'on déteste ces Maximes sanguinaires. L'Historien de la Franche-Comté est né en France, & y remplit des Emplois. C'est donc un *Problème étonnant* que de lui voir adopter les Maximes cruelles de

* Voltaire Ode sur le Fanatisme.

L'Inquisition, colorer les Affasinsats & les Massacres de ceux d'une Religion différente.

Je ne prétens point ici disputer avec Mr. *Dunod*. Il me semble qu'il fust de le prier de se rapeler ce que les Auteurs François les plus respectables ont dit de la Journée de la St. Barthelémi. Qu'il lise cet Evénement tragique dans la belle Histoire du célèbre *de Thou*. Ce sage Auteur regardoit cette sanglante execution come un objet d'horreur pour les siècles à venir. Il se repentoit presque de l'avoir raportée dans son Histoire: Il sentoit que le meilleur auroit été de l'enfvelir sous un éternel silence. Il appliquoit à cette fatale Journée ces Vers de *Stace*.

Excidat illa dies avo, ne postera sedant.
 Sæcula; Certè nos taceamus, & obruta multâ
 Noctè tegi propriâ patiamur crimina gentis.

Voici un trait d'un autre Magistrat qui lui a fait aussi beaucoup d'honneur. Il s'agit du Président *Janin*, qui n'étoit encore du tems de la St. Barthelemi que Bailli d'*Autun*. Il y reçut un Ordre de Charles IX. de faire arêter tous les Huguenots qui étoient dans cette Ville, & de les faire tous égorger au jour & à l'heure marquée. Le Bailli exécuta la moitié de cet Ordre. Il fit arêter tous

les Calvinistes d'Autun, mais il s'en tint là. Il écrivit au Chancelier de l'Hôpital qui lui avoit expédié l'ordre du Roi, qu'il en avoit suspendu l'exécution jusqu'à une nouvelle Jussion, suivant la Loi d'un sage Empereur, qui ordonoit de diférer huit ou dix jours l'exécution de l'Edit sanguinaire du Prince, afin qu'il eut le tems de réfléchir sur ce qu'il avoit peut être ordonné dans la chaleur de la Colère; *Hujus modi Edicto esse supersedendum.*

La Cour ne tarda pas à se repentir du Massacre. Le Chancelier en plein Conseil, en présence du Roi, tira de sa poche la Lettre qu'il avoit reçue du Bailli d'Autun. *Voici,* dit-il, *un Juge de Village plus sage & plus éclairé que nous, qui nous apprend nôtre devoir.* On fit venir en Cour le Bailli d'Autun, il eut place dans le Conseil, & l'on fait le grand rôle qu'il joua dans la suite. Il fit faire son Portrait avec ces Vers de Virgile,

Non ego cum Danais Troianam excindere Gentem.
Aulide juravi. Æneid. Lib. 2.

C'est l'Auteur des *Causes Célèbres* qui m'a fourni ce trait, & qui l'a tiré d'une bonne source. Il paroît par là que l'Ancien Bailli d'Autun pensoit bien différemment sur cet Ordre barbare, que le Professeur moderne de Besançon.

Il y a lieu d'être surpris que la désobéissance de ce Juge ne renversât pas sa fortune, bien loin de l'avancer. Charles IX. devoit trouver que *Janin* étoit bien mal entré dans ses vues. Ce Prince vouloit qu'on n'entreprit pas le Massacre, à moins qu'on n'exterminât tout. On dit qu'il résista assez long-tems, & qu'il ne consentit enfin à ce terrible coup qu'à condition qu'on ne feroit grace à personne qui put lui en faire des reproches. Il paroît par là qu'il sentoit bien lui même toute l'horreur de cette Action, & qu'il ne comptoit guère sur les palliatifs que les Avocats pourroient employer dans la suite pour donner quelques couleurs à cette mauvaise Cause.

Voltaire, dans son Ode sur le Fanatisme que j'ai déjà citée, nous a tracé un Portrait fort vif & fort naturel de cette Boucherie;

Ecoutez ce Signal terrible,
 Qu'on vient de donner dans Paris;
 Regardez ce Carnage horrible;
 Entendez ces lugubres cris;
 Le Frère est teint du Sang du Frère,
 Le Fils assassine son Père;
 La Femme égorge son Epoux.
 Leurs bras sont armez par des Prêtres.
 O Ciel! sont-ce là les Ancêtres
 De ce Peuple léger & doux?

Il décrit toutes ces horreurs, d'une manière encore plus forte, dans sa *Henriade*, qui est entre les mains de tout le Monde.

On a beau dire que depuis son séjour en Angleterre, ce Poëte pense un peu à l'Angloise. Ici il pense simplement en Home. Mais tenons nous en, si l'on veut, au Jugement de ceux qui sont reconus généralement pour de bons François. On n'en conoit guère qui n'ait détesté cette cruauté.

Outre l'inhumanité, la barbarie de la St. Barthelemi, il y avoit encore la perfidie & la trahison la plus noire. Nouvel embarras pour les Avocats de cette mauvaise Cause. Les Catholiques Rom. un peu modérez n'ont pas oublié de toucher cet Article. On en conoit plusieurs qui se sont hautement déclarés contre ce manque de foi, après des Traitez solennels. J'en citerai un seul, qui a parlé fort rondement l' dessus. Le Passage est trop beau pour le supprimer. Vous le trouverez dans les *Mémoires de Castelnau*. Voici ce qu'on y dit de l'infraction des Traitez sous Charles IX. „ La Religion & le pré-
 22 texte du bien de l'Etat sont de foibles
 23 Objections contre la Foi d'un Traité so-
 24 lemnel. Dieu n'a que faire pour ses inté-
 25 rets qu'on viole le Droit des Gens. Aussi
 26 la Justice Divine ne s'apaisa t-elle que par
 27 le sacrifice entier des restes de la Maison
 28 des Valois, qui servit d'exemple de sa
 29 Vengeance dans les Races futures. *

Mt.

* Le Laboureur, dans les Aditions. Liv. VII. Ch. 12.

Mézrai nous fait encore sentir fort vivement la main de Dieu dans le genre de mort de Charles IX. On n'a qu'à voir les Vers qu'il a fait mettre au bas du Portrait de ce Prince. Voici les reproches qu'il lui met dans la bouche contre les *Guises* qui lui avoient suggéré le Massacre :

Malheureux Conseillers de Meurtre & de Carnage,
 Qui laissez le Couteau des remors dans le flanc,
 Voyez ce Roi mourant à la fleur de son âge,
 Regardez çome il nage
 Dans les flots de son sang.

On dira qu'il faut être réservé quand il s'agit de pénétrer les Jugemens de Dieu dans cette vie. J'en conviendrai aisément, On se trompe fort souvent dans les vues que l'on prête à la Providence. Mais il y a quelquefois des Evénemens si frapans, qu'on ne sauroit s'empêcher d'y remarquer du sur-naturel. Ce seroit trop demander à Mr. *Dunod* que d'exiger de lui de reconoitre la Vengeance Divine dans l'extinction de la Race de ces Princes persécuteurs. Nous capitulerons avec lui, s'il le veut, sur ce pié-ci, qu'il supprimera ce qu'il a avancé, un peu légèrement, pour justifier l'Assassinat du Prince d'Orange & le Massacre de la St. Barthelemi, & que nous de nôtre côté, nous parlerons avec beaucoup de circonspection & de

de retenue des vues de la Providence dans la Mort tragique des Princes persécuteurs.

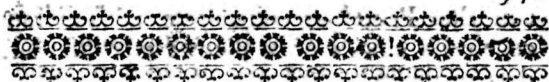
Je vai joindre ici une petite Scène, qui se passa l'autre jour à Genève, & dont je fus témoin. Deux Bénédictins, de la Congrégation de St. Maur, qui venoient de Paris, eurent la curiosité de voir la Bibliothèque Publique. Ils étoient savans, & Gens d'esprit: Cela n'est pas rare dans cet Ordre. Après avoir vu les Manuscrits, & ce qui étoit le plus de leur gout, ils jettèrent un coup d'œil sur les Portraits des Homes illustres, qui ornent la Sale. Celui qui les frapa le plus, fut l'Amiral de Coligni, placé d'une manière à se faire d'abord remarquer. Je les joignis dans le tems que le Bibliothécaire & eux parloient de ce grand Home. On rendit justice à ses talens, sans Esprit de parti. On plaignit sa Mort tragique. La St. Barthelemi essuia quelques traits un peu vifs. Le Bibliothécaire marqua sa surprise aux Religieux, de ce qu'un Ecrivain François venoit d'essayer de justifier cette horrible boucherie, & il nomma l'Historien de la Franche Comté. Les Bénédictins se déclarèrent hautement contre le Massacre, & parurent choquez qu'il se trouvât encore des gens capables d'en entreprendre la défense. Il n'y a point de bon François, dit l'un d'eux, qui n'abhore cette cruelle Journée. Je suis surpris que
l'Av-

57 l'Avocat de Besançon se charge d'une si
 57 mauvaise Cause ; mais il faut se souvenir
 57 que ce País là se sent encore un peu de
 57 son ancienne Domination. Savez vous,
 57 Messieurs, ajouta-t-il, coment vous de-
 57 vez regarder les hostilités du Fran-Comtois
 57 dont vous vous plaignez ? Pour nous dis-
 57 culper à cet égard, nous vous prions de
 57 le regarder come un Armateur Espagnol,
 57 qui a arboré Pavillon François." Il finit
 en nous faisant remarquer que cet Auteur
 avoit fait prudemment d'imprimer son Ou-
 vrage à Besançon, que le Censeur Roïal de
 Paris ne lui auroit pas passé ses Maximes.

Je vai finir cette Lettre par une faillie assez
 vive d'un de nos Protestans, qui étoit à Paris
 il y a quelques Années. Il eut la curiosité
 d'aller voir les Ouvrages du fameux de
 l'Argilière. Parmi les Tableaux qu'on lui fit
 voir, il fut frappé d'un St. Barthelemi, armé
 d'un grand Couteau de Boucher. Le Voia-
 geur demanda avec surprise au Peintre ce
 que signifioit ce Couteau ? Quel est donc
 cet Emblème, dit-il ? Craignez vous que
 nous n'ignorions que vous nous égorgeates
 tous le Joar de la Fête de ce Saint ? Belle
 Journée pour en perpétuer le souvenir ! Apa-
 remment vous avez travaillé ce Tableau
 pour la Bibliothèque du Vatican : Il assorti-
 ra les Peintures qui y sont déjà. Le Pein-
 tre

tré se mit à rire de la vivacité de nôtre bon Protestant, & l'eut bien-tôt calmé, en lui représentant que la Tradition veut que cet Apôtre ait été écorché tout vif, & que les Peintres, en peignant un Martir, lui mettent toujours à la main l'Instrument de son suplice. Je voudrois bien que dans les Maximes de Mr. Dunod, qui ont choqué le Public, il y eut quelque mal entendu semblable.





SUR LA TOLERANCE

*Demandée à la Religion Protestante par
ses Nonconformistes.*

PROPOSITION GENERALE.

Tout Etat Protestant est obligé de donner habitation à ceux de ces gens là qui sont exilés pour leur Religion.

DEMONSTRATION.

Puisque leur Religion n'est dominante nulle part, si quelque Etat Protestant n'y étoit pas obligé, ni, par conséquent, aucun autre Etat Protestant, il n'y auroit, à plus forte raison, aucun autre Etat du Monde qui le fut.

Or, puis qu'on n'a pas droit de les faire mourir, ils ont droit d'avoir habitation quelque part.

Donc tout Etat Protestant est obligé de la leur donner.

COROLLAIRE.

Cette Proposition ne permet pas qu'aucun

cun Etat Protestant restreigne sa Tolérance envers eux, à ceux d'entre eux qu'il aura déjà recueillis.

PROPOSITION PARTICULIERE.

Tout Etat de la Suisse Protestante est plus obligé que la Hollande de donner habitation à ceux de ces Exilés qui sont Suisses.

DEMONSTRATION.

De deux Etats qui y sont obligés, l'un l'est plus que l'autre, si celui là est tel qu'il puisse la leur donner, & avec aussi peu de danger pour soi, & avec moins de traix, & d'incomodité pour eux.

Or tout Etat de la Suisse Protestante est tel par raport à la Hollande.

Donc il est plus obligé de la leur donner que celle-ci.

COROLLAIRE.

Cette Proposition est une Réponse sur ce qu'on dit; Qu'ils n'ont qu'à le jeter dans la Hollande, qui sûrement leur acorderoit azile: Réponse pourtant surabondante, puisque, par l'autre Proposition, on est tenu soi même de le leur acorder, & que, pour

OCTOBRE 1742 973
y être tenu, il n'est pas besoin de l'être plus
que d'autres.

COROLLAIRE DES DEUX PROPOSITIONS.

Ce qui prouve qu'un Pais étranger, &
que sur tout un Pais voisin de la Patrie de
ces Emigrants, feroit mal de leur refuser retrai-
te, prouve, à plus forte raison, que leur
Patrie a mal fait de les chasser.

A V I S.

Cet Ecrit fut fait à l'occasion de quelques
Familles Protestantes, qui en 1739. devin-
rent un Eloge vivant du Gouvernement de
la Principauté de Neuchatel, en y obtenant
l'habitation que le Protestantisme de leur
Patrie leur refusoit.



AUX



AUX ÉDITEURS

MESSIEURS,

IL n'y a pas longtêms que je lisois par dés-lassement les Fables de LA FONTAINE, qui seront toujôurs immortelles par leur aimable naïveté & par le vrai qui y règne. Après avoir admire presque tout ce que je lisois, & peut être pour la milîémé fois, je tombai sur la Fable XIII. du VII. livre. Elle est intitulée, *Les Mouches, le Renard & le Hérisson*: Et come il ne se peut que les Ouvrages d'un Auteur, quelqu'ingénieux qu'il puisse être, soient tous des Chef-d'œuvres, je crus sentir dans celui-ci une Main tremblante, qu'on voit bien à la vérité être celle d'un Maître; mais d'un Maître afoibli par les Années. Je ne dirai rien des Vers; Ce n'est pas ce que ces Fables ont de plus exact. Je laisserai passer encore une pensée qui m'a parû froide, dans cette exclamation du Renard affigé, de voir un Essaim de Mouches s'acharner impitôiablement sur ses blessures.

Quoi!

Quoi! se jeter sur moi, sur moi, le plus habile
De tous les Hotes des Forêts?
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon Mets?

L'habileté du Renard n'étoit pas une
raison propre à rebuter les Mouches, &
la réflexion sur le goût insipide de sa chair,
jette du plaisant & de l'enjoué dans le stile
de la douleur, qui ne peut être que sérieux.

Je n'en veux pour le coup qu'à la vrai-
semblance du sentiment, qui doit amener
la moralité. Le Renard blessé, se voit ata-
qué par une infinie de Mouches, qui le
désolent. Il est presque au désespoir.

Il accusoit les Dieux, & trouvoit fort étrange;
Que le sort à tel point eut voulu l'assigter,
Et le faire aux Mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi &c.

Un Hérisson genereux s'offre pour sa déli-
vrance,

Un Herisson du voisinage,
Dans mes Vers nouveau personnage;
Voulut le délivrer de l'importunité
D'un Peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes Dards enfiler par centaines;
Voisin Renard, dit il, & terminer tes peines.

S'atendrait on à voir le miserable patient
refuser tout secours, & répondre d'un ton
tranquille & plus que stoïque,

R r r

G. r.

Gardes t'en bien, --- Ami ne le fais pas ;
Laisse les , je te prie , achever leur Repas.

Voilà assurément un sentiment , & une réponse peu conforme à l'instinct de la Nature. Ce *Repas* devant s'achever sur sa peau & aux depens de son sang , le plus naturel & ~~le plus inévitable~~ étoit celui de se délivrer de pareils Convives.

Mais ce parti n'auroit pas favorisé le dessein de dauber les nouvelles Mouches qui sont toujours les plus afamées. Cette idée s'étoit oferte la première , il faloit ~~bien~~ la recevoir avec complaisance , & voici comment *Mr. de la Fontaine* la justifie , ou si l'on veut , comment le Renard lui même se croit obligé de rendre raison d'un refus & d'une prière qui semblent d'abord si bizarres.

Ces Animaux sont saouls ; une Troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi , plus àpre & plus cruelle :

On voit bien qu'il en veut ici aux Commis , aux Partisans , aux Maltôtiers & en general à cette pernicieuse engeance de Sangsuës humaines , qui tirent par mille extorsions toute la substance d'un Peuple déjà malheureux. Il étend même ses vuës dans l'aplication de son Apologue.

Nous ne trouvons que trop de Mangeurs ici bas ;
Ceux-ci sont Courtisans , ceux là sont Magistrats.

Ariste.

Aristote apliquoit cet Apologue aux Hommes.

Les Exemples en sont comuns ,]

Sur tout au Pais où nous sommes ,

Plus telles Gens sont pleins , moins ils sont importuns :

On voit bien que là il embrasse les diverses Classes de Mouches, les Espions, les Parasites, & les Importuns, selon le Stile de nôtre Langue, dont le genie, quoique simple, est souvent figuré & allégorique. Quoique cela soit très bien, ce n'est la proprement qu'une répétition moins élégante de la Fable III. du livre IV. qui est excellente & d'une délicatesse achevée. *Mr. de la Fontaine* y fait disputer la Mouche & la Fourmi; chacune y étale ses avantages. La Mouche se donne ceux de la Gloire, & la Fourmi ceux du Bon-Sens; celle ci ne manque pas de réflexions mortifiantes pour la vanité de l'autre.

— — — Est ce un sujet pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites ?

Nomme t-on pas aussi Mouches les Parasites ;

Cessés donc de tenir un langage si vain :

N'aies plus ces hautes pensées.

Les Mouches de Cour sont chassées ,

Les Mouchars sont pendus , & vous mourrés de faim.

Ici tout nait du sujet ; & vient à propos dans une Dispute vive, où l'on n'omet rien de tout ce qui fait à la charge de son Ad-

verfaire. La douleur du Renard ne le conduit point naturellement à la Critique des Mouches; le mal présent qu'elles lui font le force au contraire à s'en délivrer, & il y a trop de prudence & de flegme à souffrir leurs morsures, dans le doute qu'il pourroit revenir d'autres Mouches qui lui en feroient de plus piquantes.

Si l'on demande quel sentiment plus naturel on auroit pu mettre en œuvre, sans changer les Roles, je le trouve dans le moien même dont l'Herisson prétend faire usage.

Je les vais de mes Dards enfilet par Centaines.

On aperçoit d'abord l'inconvénient *d'enfilet* des Mouches sur une blessure, & combien il seroit difficile que cette manœuvre se fit avec tant d'adresse qu'elle n'en causa pas de nouvelles. Le Remède étoit sans contre-dit pire que le mal, & ne pouvoit à coup sûr que l'empirer. Ce devoit être l'objet de la crainte de nôtre affigé, & pour la Morale, elle en naissoit d'elle même. Peu de gens ont cette adresse & cette légèreté de main si nécessaire pour ne pas envenimer & irriter une Plaie. Tant de gens au contraire apliquent lourdement le Remède, ou pour parler sans allégorie, donent des Secours aigres & fâcheux, qu'ils appellent solement des Consolations. Les pointes du

He-

Hérifson leur ressembloit à merveilles: Les Persones rudes, sans dextérité, & souvent sans humanité font saigner de nouveau la Plaie qu'ils veulent guérir. Ils pésent sur vôtre Mal par la maniere dont ils vous en parlent. Ils en rélévent toutes les circonstances facheuses, au lieu d'en tromper & d'en calmer les amertumes. Ils raniment le mal passé, engrégent le présent, & ne vous laissent voir qu'un triste avenir. Ils acompagnent les Discours, qui devroient ramener la tranquillité, de réflexions mortifiantes, & les ressources qu'ils vous ouvrent, loin d'être assaisonnées de ce qui peut soulager la reconnoissance, sont chargées de tout ce qui peut en faire sentir le poids. On aimeroit mieux rester affigé, & sans secours, que d'être secourû avec tant de dureté ou d'ostentation.

Voilà ce me semble la réalité qui s'ofroit à peindre, & qui naissoit sans éfort de cette Fiction. J'ai essayé de la rendre dans cette Fable, sans prétendre qu'elle soutrene un rigoureux parallele.

Le Renard, les Mouches & le Porc Épie.

F A B L E.

Pour un péché cent fois renouvelé,
 Un Renard croqueur de Volaille
 Avoit enfin trouvé son Cas d'ovaille.
 Blesse, sanglant, par les Chiens houlpillé,
 Echapé cependant à leur Dent meurtrière.

L'Animal pantelant alloit par maints détours
 Gagner lentement sa Carrière ;
 En soupirant de voir l'art & les tours ,
 Et tant de ruse aux Renards familiers
 Presqu'inutile à prolonger ses jours
 Mais comme on dit, rarement on s'escrie
 Contre une seul mal ; le premier que l'on sent
 Annonce l'autre , & qui bientôt arrive :
 Le dernier même est souvent plus pressant.
 Come l'on voit des Aigles dévorantes
 Sur les Corps morts fondre du haut des Airs ;
 L'on vit ici mille Mouches piquantes
 Sur le Renard , en foule bourdonnantes
 Eparpiller leurs Escadrons divers.
 De tous cotés elles sonnent la Charge ,
 Cousins , Taons . tous de grand apétit
 Rendent sa plaie & plus vive & plus large ,
 L'Echo voisin de ses cris rétentit.
 Un Porc Epic vient , touché de ses plaintes ,
 J'accours , dit-il , apaise tes regrets ,
 Tes Ennemis païront cher leurs atteintes ,
 Et sentiront la pointe de mes traits.
 Je dompterais cette troupe revêche
 Fussent ils Mille à te nuire obstinés
 Ils periront ; Qu'est-ce qui m'en empêche ?
 Tout aussi-tôt décochant mainte flèche , (1)
 Peu des Mutins au Carnage acharnés
 Sentent les traits à leur mort destinés :
 Mais par malheur ces traits cruels portèrent
 Sur l'Affligé qu'en cent lieux ils blessèrent.

C'est ce qu'on sent en des cas douloureux
 De maints Consolateurs facheux ,
 Dont le Babil, imprudent nous déchire.
 Presque toujours leur art est malheureux
 Et par eux le mal devient pire.

L E T-

(1) On dit que lors que le Porc Epic- est pressé par les Chiens , il lance les pointes dont est couverte sa peau



LETTRE

*Au Chimiste, Auteur de l'Avis sur
un Elixir de Livres &c.*

MONSIEUR,

J'Ai vû avec admiration dans le Journal Helvétique, ce que vous dites du Secret incomparable que vous possédez ; je ne puis assés louer le généreux dessein dans lequel vous êtes de le faire servir à l'utilité publique. Mais, Monsieur, puisque vous avez un si bon moïen de rendre tout d'un coup les Hommes & les Femmes favans, ne vous amusez pas à leur mettre dans la Tête des Bagatelles ; laissez-là la plûpart des Productions de nôtre Siècle, dans lesquelles, à parler franchement, il ne règne qu'une Erudition bien mince. Le Gout de la Philosophie & des Mathématiques a gâté presque tous nos Savans Modernes. On perd le tems aujourd'hui à raisonner, & cependant on néglige l'ocasion & les moïens de se remplir la Tête de Connoissances rares & curieuses. Quoi que je sois bien persuadé qu'un aussi habile Home que vous n'a pas

besoin de Conseil, permettez-moi de vous dire que vous devez remplir vôtre Alambic des Ouvrages de ces Grands Hommes des Siècles derniers, qui sont encôre aujourd'hui les Délices des vrais Savans. Tels sont les Doctes Commentaires sur les Anciens Auteurs; les profondes Recherches de Chronologie & d'Histoire; les Savantes Dissertations sur les Antiquités, sur la Géographie ancienne, sur la Fable où la Mithologie Païenne, que l'on prouve être tirée des Histoires du Vieux Testament défigurées par les Egiptiens & les Grecs, &c. Je n'en dis pas d'avantage à un Home intelligent come vous l'êtes: Mais j'ai été bien aise de vous indiquer en peu de mots mon sentiment, quand ce ne seroit que pour vous munir d'une Autorité de quelque poids, contre le goût dominant du Siècle. *Je suis &c.*

POLYMANTHANUS.

R E P O N S E.

PERmettez-moi de vous le dire, Monsieur; dès que j'ai vû un Nom terminé en US au bas de vôtre Lettre, je me suis douté de ce qu'elle contenoit. Mais je vous avouërai ingénûment, que ce n'est point à vous, autres, Messieurs, qui portez ces Noms-là, que j'ai prétendu demander Conseil sur la
ma-

manière dont je dois composer mon *Elixir*. J'ai déclaré que je voulois le faire à l'usage des Dames; & quoique vous sachiez tant de Choses, je ne vous croi pas fort au fait sur ce qu'il convient d'enseigner au Beau-Sexe. Cependant, Monsieur, par égard pour un Savant tel que vous, j'ai voulu faire un Effai sur les Livres que vous m'indiquez; & je pouvois le faire à peu de fraix, graces à ce mauvais gout que vous reprochez à nôtre Siècle. J'en ai donc mis une assez grande quantité dans mon Alambic, avec une double dose de Dissolvant; car je me doutois de quelque chose. Mais cette précaution s'est trouvée inutile. En vain j'ai augmenté le feu jusqu'à trois fois; je n'ai jamais pu faire distiler une seule goutte d'Esprit. Las enfin de souffler le Charbon inutilement, j'ai retiré l'Alambic, & je n'y ai trouvé qu'une Matière rude & insipide, avec une grande quantité d'huile. Voilà, Mr. le succès de l'Opération: Ce n'est pas ma faute, si elle a si mal réüffi. Je suis avec tout le respect que mérite vôtre grand savoir &c.



AUTRE LETTRE AU MEME.

MONSIEUR.

JE l'avois toujous bien ouï dire, que tous ces Chimistes vos semblables font la Peste du Genre-humain & des Empoisonneurs publics. Que prétendez-vous faire, je vous prie, avec ce maudit Elixir, que vous vantez comme une Drogue incomparable? Vous voulez rendre nos Femmes Savantes! *Jour de Dieu*, si la mienne en avale une seule goutte, je vuide le Pais au plus court. Vous dites que la Conversation de celles qui n'ont pas lû beaucoup, est bien-tôt à sec: *Eh! Morbleu!* Ma Femme n'a jamais tenu de Livre que la Bible, dont elle lit quelques Chapitres les Dimanches, que l'on ne peut pas travailler; & cependant elle jaze come une Pie borgne; si bien que souvent je n'y puis tenir. Que sera-ce donc quand elle aura bû de vôtre belle *Composition*, qui doit faire autant & plus d'efet, que si elle avoit lû toute la Bibliothèque d'un Docteur? On dit que ceux qui ont aquis du Bien tout d'un coup, come, par exemple, dans une Loterie, le dépenfent de même fort vite: Dieu fait avec quelle rapidité ma chère Moitié débiteroit la Science que vous lui auriez ainsi

ainsi infusée dans un moment ! Il n'y auroit à parler que pour elle , & je ne pourrois plus me faire entendre dans ma Maison. Il est pourta it vrai que quelques-fois on apprend dans les Livres d'affes belles choses ; & nôtre Fils Ainé , que j'envoie au Collége , m'a endormi plusieurs fois agréablement en me contant des Histoires de ces Grecs & de ces Romains. Mais je ne veux rien apprendre d'une Femme ; & je crains trop que la mienne ne devint bien fière , si elle en favoit plus que moi. Dieu merci , elle n'est déjà pas trop bone : Coment vivrois-je avec elle , si vous la rendiez Savante ? Monsieur , je connois quelques uns de ces Messieurs les Savans : Ils ont un air bien dédaigneux , quand ils parlent à nous autres , qui n'avons pas tant lû qu'eux. Je n'endurerois jamais cet air là dans mon Epouse. Mais vous dites qu'elle en paroîtroit plus aimable , si elle avoit bien des Lumières. Hé ! que m'importe à moi , qu'elle soit au gré de nos jeunes Godelureaux ? Elle me plait bien affes , pourvu qu'elle soit bone Ménagère. Ce seroit une belle chose , vraiment , si elle alloit se mettre dans la tête de lire quelque Livre , au lieu de tricoter des Bas pour son Mari ou pour ses Enfans.

Voiez-vous , Monsieur , chacun a son Emploi dans ce Monde. Les Femmes sont faites

tes pour avoir soin du Ménage : Il ne faut pas les en dégouter, en leur fourrant dans la Tête toutes ces Idées de Science. On dit que ceux qui en ont tâté, méprisent toute autre Occupation : Je serois bien régalé moi, si ma Femme devenuë Philosophe, trouvoit indigne d'elle de m'apréter à Diner.

Abandonnez donc vôtre malheureux Projet, qui ne pourroit que tourner à la Ruine des Familles. J'avouë qu'il m'auroit inquiété, si je n'étois fermement persuadé que nos Supérieurs l'empêcheront de réussir, bien loin de le favoriser. Ils se garderont bien de souffrir qu'on donne à leurs Femmes les môiens de se rendre bien-tôt autant & plus habiles qu'eux.

Je suis &c.

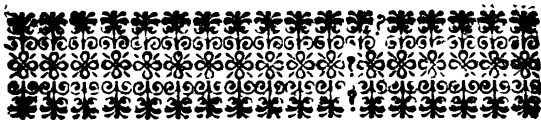
JEAN MÉNAGER.

R E P O N S E.

JE prie le bon Mr. *Ménager* de se mettre l'Esprit en repos. Pourvû que les Livres soient bien choisis, que sa Femme les lise, ou qu'elle en prenne la quintessence dans mon *Elixir*, il n'en doit craindre aucun mauvais éfet : Au contraire ;

re ; si elle parle trop , elle apprendra à se faire ; si elle est fière & orgueilleuse , elle deviendra douce & humble ; & si elle néglige le Ménage , elle apprendra que son Devoir est d'en prendre soin. Au reste , quand Mr. *Ménager* m'aura prouvé que sa Moitié a été faite uniquement pour lui , je conviendrai qu'elle doit négliger de cultiver son Esprit , dès que son Mari n'aime pas la Science.





LETTRE

*D'une Jeune Demoiselle à l'Auteur de
l'Essai sur le Jeu. **

MONSIEUR,

JE suis sous la conduite d'une Tante, qui demeure toute l'Année dans une Campagne, où nous n'avons pour Voisins que cinq à six Gentils-Homes, qui ne parlent que de Chasse ou de Nouvelles. L'un rend l'ANGLAIS Maître de toutes les Richesses de Carthage, & soutient que de là il ne manquera pas d'aller assiéger MADRID. autre assure que bien loin d'être en état de faire des Conquêtes, l'Angleterre sera bientôt subjuguée, & que la REINE D'ESPAGNE, qui veut couronner tous ses Enfants, mettra un de ses Fils sur le Trône de la Grande Bretagne. Un troisième prend parti pour la REINE DE HONGRIE & affirme par serment, que le ROI DE PRUSSE a été chassé de toute la Silésie, & que cette grande Princesse va triompher de tous ses Ennemis. Chacun la dessus expose, avec véhémence

* Voyez Journal Heivret. Octob. 1740. & Septemb. 1741:

mence, ses spéculations, & dispose à son gré des Sceptres & des Couronés. On fait des Gageures, on dispute, on est prêt à se battre pour soutenir les interêts d'un Prince qu'on ne conoit point, & dont on n'est point conù. Pendant ce tumulte, je me sauve au Jardin, un Livre à la main, & je laisse ma Tante séparer les Combatans. Quoi que je n'aime pas le bruit, je ne manque guères de mettre nos Messieurs sur les Nouvelles, afin d'ocuper ma Tante auprès d'eux, & de jouir du repos qu'elle me laisse, dans le tems qu'elle fait l'Office de Médiatrice. Il y a cependant du plaisir à la voir décider d'un air grave de leurs différens, & les exhorter à la Concorde & à la Paix, dont elle ne jouit guères elle même. Il me semble que j'entens le *Babil* prêcher le *Silence*, & la *Discorde* prêcher l'*Union*. La tranquillité jette ma Tante dans l'ennui & dans la langueur. Come elle n'est plus jeune, & que son vieux Mari lui avoit aigri l'Esprit par ses Mœurs & par sa conduite, il lui faut de la Compagnie & du fracas, pour la dérober au chagrin qu'elle ne manque pas de sentir, quand elle n'est occupée que d'elle même, & qu'elle est livrée à la réflexion & à la solitude.

Vous dirés, peut-être, Monsieur, qu'elle pourroit s'amuser à la lecture, & remplir ainsi utilement le vuide que lui laissent ses Affaires

Domestiques; mais ma pauvre Tante a en horreur tous les Livres, & son Nom ne grossira pas la Liste des Femmes Savantes du Siècle. Elle me dit tous les jours qu'il faut qu'une Fille se borne à savoir coudre & filer, & qu'il n'y a pas de meilleurs Maîtres que la simple Nature. Elle ne fait usage de ses yeux, que pour mieux distinguer l'*AS de Pique* ou l'*AS de Trèfle*. Le seul Morceau qu'elle sçait entendre lire avec plaisir, c'est votre *Apologie sur le Jenu*. C'est aussi ce qui m'a engagé à vous écrire dans l'espérance que vous pourés lui faire entendre raison sur ce sujet. Come vous avés comencé à flater son penchant & qu'elle est disposée à vous écouter favorablement, peut être la réconcilierés vous avec les Ouvrages d'Esprit; que dans votre dernière Lettre vous nous exhortés d'étudier. Nous atendons avec impatience que vous nous indiquiés ceux que nous devons lire. Nous sommes deux ou trois Amies, qui avons résolus de vous prendre pour Guide. Vous avés trop de goût & de discernement, pour nous égarer. Les Romans nous plairoient assés, s'ils peignoient les Homes tels qu'ils sont; mais qu'il y a loin de la Copie à l'Original! Dans le Roman, ce n'est que constance & fidélité; dans le reel, ce n'est que legerete & perfidie: Nous avons donc prolcrit de notre petite

Bibliothèque ces sortes de Livres, & nous n'avons excepté que le *Telemaque*, qui paroît dicté par la Sageſſe, & *Gilblas de Santillane*, qui eſt le Tableau de la Vie Humaine & la Peinture des Hommes. Le Jeune DAMON, qui ſe gliffe quelquefois dans nôtre petite Société, vouloit nous engager à retenir *Mariane* & le *Paiſan Parvenu*, & pour nous déterminer à leur faire grace, il nous van-
toit la délicateſſe des ſentimens; la fineſſe des Caractères, & la vraifemblance des ſituations que l'on trouve dans ces deux Romans: Il nous ſollicitoit encore en faveur de la *Princeſſe de Cleves*, de *Zaide*, du *Marquis D*** & de *Cleveland*. Tout ce qu'il a pû obtenir de nous, c'eſt que nous vous écrivions, pour vous demander vôtre ſentiment, & que nous nous réglerions ſur vos Idées. En attendant nous liſons à la dérobee le *ſpectateur Anglois*, les *Oeuvres de Mr. de Fontenelle*, & nous avons paſſé nôtre curioſité juſqu'à entamer le Spectacle de la Nature, & l'Hiſtoire ancienne de *Mr. Rollin*. Nous avons deſtiné à nos Conférences un joli Cabinet couvert de Jafmin & de Chevreuille. L'aimable *Damon* nous aide à marcher dans un País où nous ſomes come étrangères; il nous en fait remarquer les beautés & quelquefois les défauts. Il nous éclaire ce qui eſt douteux ou obſcur; il

s'applique à former insensiblement nôtre goût; pour cela il nous fait distinguer avec soin ce qui n'a qu'un faux brillant, de ce qui est véritablement beau. Il prétend qu'une Pensée n'est belle qu'autant qu'elle est vraie; & que les Ornaments défigurent les Objets, bien loin de les embellir, lors qu'ils manquent de netteté & de justesse.

Come *Damon* est Fils d'un riche Gentilhomme, & qui paroît avoir quelque tendresse pour moi, ma Tante a pour lui des égards qu'elle n'auroit pas pour un autre: Mais ce qui le lui fait considérer d'avantage, c'est qu'il fait presque tous les jours sa Quadrille avec elle, & qu'il perd souvent, peut-être par complaisance: Aussi ma Tante n'aime-t-elle pas quand il me prie de tenir ses Cartes parce que je joue le franc Jeu, que je gagne codille, & que je lui fais faire la Bête, quand je le puis. Elle n'ose pas gronder tout haut; mais quand nous sommes seules, elle me querelle fortement de préférer les intérêts d'un Etranger aux siens. L'autre jour eile pressoit fortement *Damon* de jouer avec elle, il refusoit, elle insista & paroissoit vouloir se facher. Je le tirai à part, & je le priai de ne pas chagriner ma Tante, & de se prêter à son goût. Que voulés vous que je fasse, dit-il, vôtre Tante n'aime pas à perdre, & je n'ai point, d'argent. Comment point d'Argent! lui répondis-je: Vous vous moqués;

qués, je viens de voir votre Fermier, qui vous a donné Dix à Douze Louis, à compte de ce qu'il vous doit. Hé bien ! repliqua-t-il, je ne les ai plus, & puis que vous m'engagez à vous le dire, vous verrez que je ne les ai pas mal employés. En passant du Jardin, où nous nous sommes promenez, à cet Appartement, un Jeune Garçon très bienfait m'a abordé, le Chapeau à la main ; Il ne disoit rien ; mais les yeux & la contenance parloient pour lui : Jamais je n'ai vû une posture plus humble, plus touchante, & une physionomie plus revenante. Je lui ai demandé ce qu'il me vouloit. „ Helas ! m'a-t-il dit, en soupirant, il ne me manquoit rien chez mon Père ; je donois l'Aumone, j'étois bien couché, bien vêtu & bien nourri ; la Guerre m'a tout enlevé : J'ai vû notre Maison rasée, nos Arbres coupés, mon Père massacré par des Soldats ? Dans le tems que je volois à son secours, on a enlevé ma Mère ; je ne sai ce qu'elle est devenue ; je la cherche par tout, mais les forces me manquent ; je n'ai pas du pain & je n'ose en demander.” DAMON versoit des larmes en faisant ce récit, j'en versai aussi en l'écoutant. Ha ! lui dis-je, que les Cœurs sensibles sont estimables, mais qu'ils sont malheureux ; ils sentent vivement tous leurs maux & ceux d'autrui ; Je ne vous de-

inamé point ce-ce que vous avez fait de votre Argent, vous ne sauriez en faire un meilleur usage: Qu'on est heureux quand avec la volonté de secourir les Misérables, on en a encore le pouvoir. Pourriez vous croire, me dit-il, que *Lisidor* & *Philarque*, qui sont si riches & qui ont vû & entendu ce Jeune Home ne lui ont rien donné? Leur Amé n'a pas seulement été émue, ou plutôt ils n'en ont point; parce qu'ils sont a couvert de la Misère, tout le reste des Homes ne leur est rien; ils ne peuvent pas se mettre dans l'Esprit qu'il y ait des Misérables.

Pendant cette petite Conversation, ma Tante s'impatientoit & marmotoit tout bas. N'aurez vous jamais fini, nous dit-elle brusquement. Pourquoi tant dialoguer & vous chucheter à l'Oreille? Ce sont aparemment vos Livres qui causent toutes ces distractions; peu s'en faut que je ne les aille brûler. Come je craignois que, dans son dépit, elle n'exécuta cette résolution, je donai secrètement à *Damon* tout l'Argent que je me trouvai, & il l'apaisa en començant au plutôt la Partie de Jeu qu'elle souhaitoit.

Que je vous a rois obligation, Monsieur, si vous pouviez taire concevoir à ma Tante, qu'elle n'a pas raison de me quereler, lorsque je done une heure du jour à la Lecture,

ture,

ture, puis qu'elle même done presque tout son tems au Jeu. Quoique je dépende d'elle; suis je obligée de lui sacrifier les inclinations les plus innocentes? Je n'ai jamais eu regret d'avoir lû, & je me suis souvent repentie d'avoir joiué: Certains coups inattendus & extraordinaires ont laissé des impressions sombres dans mon Esprit; je me les rapellois avec chagrin; j'étois fâchée de gagner à mes Amies, ou à des Persones à qui la perte faisoit de la peine: J'étois fâchée aussi quand je perdois plus d'une certaine Some: Peut-on la fixer & n'aller jamais au delà? Quand la perte passe certaines bornes, ne laisse-t-on jamais échaper quelques paroles aigres ou quelques gestes peu obligeans & peu mesurés? Est-on toujours bien attentif à ne rien faire qui puisse blesser nôtre Conscience? Vous savez les Vers de M^{me}. DES HOULIERES,

Le désir de gagner, qui jour & nuit occupe
Est un dangereux aiguillon:
Souvent quoique l'Esprit, quoique le Cœur soit bon,
On comence par être Dupe,
On finit par être Fripon.

Pour éviter les inconvéniens du Jeu, j'ai résolu de donner aux Pauvres tout ce que je gagnerois; mais n'y a-t-il rien à dire à cette Aumône? On dépouille souvent des Malheureux, pour révetir des Misérables.

Mais que faire, dira-t-on, si l'on ne joue pas? Quoi, n'y a-t-il que cet Amusement pour les Honêtes Gens? La Promenade n'est-elle plus un exercice utile & agréable? Je ne veux plus parler de la lecture, qui nous apprend ce que les Hommes de toutes les Nations & de tous les Siècles ont pensé de plus judicieux, & où l'on converse en quelque manière avec les Morts mêmes; il me semble, cependant qu'une Créature raisonnable ne sauroit s'occuper plus utilement qu'à s'éclairer & à s'instruire de ses Devoirs. Il nous reste encore la Conversation; mais j'avoue naturellement que, soit paresse, soit singularité ou fausse délicatesse, il y en a peu qui me satisfassent pleinement: Les Conversations roulent presque toutes sur des Matières triviales; on repète, tour à tour, ce qui a été dit Cent-fois; on chicane fort souvent sur des Riens; chacun veut faire prévaloir ses opinions, sans presque écouter les sentimens d'autrui: Je ne parle pas des Equivoques, dont on cherche à égayer la Conversation, des Médifances, des Calomnies mêmes, qui échappent dans la chaleur du Discours: On n'ose presque pas parler de Religion ou de Sciences; si l'on s'émancipe jusques là, on passe pour des Misantropes, ou pour des Pédants; il faut du courage, dans le Siècle où nous sommes, pour paroître éclairés & raisonnables.

Où

Qui de tous les Mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Ami, c'est la honte du bien.

BOILEAU.

Il y a certains défauts qui nous rendent plus agréables dans la Société, que les Vertus qui leur sont opposées. On ne fait comment se gouverner parmi les Hommes : Si l'on suit leur exemple, & qu'on se plie à leurs préjugés, on agit souvent contre la Raison, & contre ses vrais intérêts : Si l'on suit d'autres Maximes, on passe pour des Génies singuliers, qui aiment à se fraier des routes nouvelles.

Vous direz peut-être, Monsieur, que mon éloignement pour les Hommes vient d'une humeur particulière, que j'ai contractée dans la Retraite où j'ai été élevée ; cela est possible. Comme nous y voions peu de Personnes, qui puissent plaire ou qui s'en piquent, nous tombons dans l'indolence & nous nous dégoutons des Hommes, parce que nous ne voions rien de mieux, que ceux que nous connoissons. J'avoüe néanmoins ingénument (& dans un lieu où l'on ne connoit que la Nature, on ignore l'art de farder ses sentimens,) que je sens quelque chose pour *Damon*, que je n'ai senti encore pour personne, & que je ne sai pas bien démêler. Il dit qu'il me trouve aimable, & il me le dit

d'une manière à me le persuader Je prends du plaisir à le voir & à l'entendre. Vous, Monsieur, qui avez plus d'expérience que moi, ne pourriez vous point me dire ce que signifie tout cela? Si c'étoit de l'Amour, que je haïrois *Damon*, de m'avoir fait éprouver une chose si dangereuse!

Je ne veux point d'Amis qui puissent être Amans.

Il me semble néanmoins, que Monstre pour Monstre, j'aimerois encore mieux l'Amour que le Jeu! il se présente sous une face plus agréable, & il flatte d'avantage nôtre Cœur. Aidez moi je vous supplie de vos sages Conseils, & soïez persuadé de ma sincère reconnoissance. *Je suis avec considération*

MONSIEUR

*Vôtre très humble &
très obéissante Servante.*

JULIE.





EXTRAIT

*De l'Histoire de FREDERICH GUILLAUME
Roi de Prusse, continuée dans le Jour-
nal de Septembre p. 880.*

LE Siftème du Roi de Prusse, dans les Troubles du Nord, mérite l'approbation de tous les Souverains, qui savent régner : Le Manifeste de ce Prince, dont on a donné un précis, en établit la Sageffe & la Solidité. Il est vrai que le Roi de *Suède* n'en reconut pas le prix ; mais il eut lieu d'apprendre que la modération & la patience, poussées à bout deviennent quelques fois redoutables, & qu'enfin l'on peut en devenir la Victime.

En éfet les Troupes des Alliés se mirent en mouvement. Le Roi de *Dannemarck* en aiant laissé suffisamment pour le Blocus de *Wisnar*, se mit en marche avec 40. Mille Homes, pour joindre l'Armée Prussienne, qui s'avançoit du côté de *Stralsund*. Les *Saxons* la joignirent aussi : & toutes ces Troupes, faisant ensemble 74. Bataillons & 118. Escadrons, sans les Corps détachés, arrivèrent les 12. & 19. Juillet 1715. à la vüe de *Stralsund*.

Le

Le Roi de Suède étoit tout le jour à cheval. Ce Prince se plaifoit à faire escarmoucher les *Tartares* & les *Wallagues*, qu'on lui avoit amené de *Turquie*; mais tous les petits Combats, qu'il y avoit journellement, n'empêchoient pas les Alliés de travailler à leurs Lignes de Circonvallation.

Les Rois de Prusse & de *Danemarck* alloient quelquefois à l'Isle d'*Usedom*, pour presser les Préparatifs qui se faisoient pour l'attaque de l'Isle de *Rugen*. Ces deux Monarques virent un jour, depuis une hauteur, un Combat naval entre la Flotille Danoise & des Capres Suédois, qui vouloient lui empêcher le Passage du *Nieu Diep*, dans lequel les premiers furent Vainqueurs.

Le Roi de Prusse, étant retourné dans son Camp, tint un Conseil de Guerre. Les Avis y furent partagés: Les uns vouloient que l'on se contentât de bombarder la Place, & les autres que l'on formât un Siège régulier pour s'en rendre Maître; Ce dernier sentiment prévalût.

Stralsund est dans la *Poméranie Citérieure*, vis à vis l'Isle de *Rugen*. Cette Place est presque isolée par la Mer & par le Lac *Francken*. On n'y peut aborder que par une Chaussée étroite, dont la tête est défendue par un Fort. Il y avoit alors des Retranchemens presque inaccessibles. Les Danois
la

la bâtirent en 1211. des ruines d'*Arcom*. Elle devint ensuite Ville libre & Impériale, & elle est aujourd'hui une des plus riches & des plus fortes d'Allemagne. Elle tient le sixième rang parmi les Villes Anféatiques, & le premier dans le Duché de Pomeranie.

La Nuit du 19. au 20 Octobre 1715. les Alliés ouvrirent la Tranchée en deux Endroits & en peu de jours on se trouva fort près des Retranchemens, qui étoient environés d'Eau & de Marais. Mr. de *Koppen*, Aide de Camp Général, dit au Roi, que l'endroit, le plus convenable pour l'ataque étoit du côté de la Mer, vers la Porte de *Franck*. Sur ce raport le Roi dressa lui même le Projet de l'Ataque, & le comuniquea au Comte de *Wackerbarth*, Général des Saxons, qui étoit habile Ingénieur. Il donna de grandes loüanges à ce Plan; & il se trouva fort honoré de ce que le Roi lui en confia l'exécution. Le Comte de *Seckendorf*, fameux depuis par ses disgraces, fut chargé du détail.

A une heure & demi après minuit, Mr. de *Koppen*, avec la plûpart des Troupes destinées à l'Ataque, marcha aux Retranchemens, aiant de l'Eau au dessus de la Ceinture. Il fut suivi par Mr. de *Loben*, avec 1000. Fantassins. Les Suédois, qui ne s'atendoient point à une Ataque, à cause de l'Eau, furent

rent surpris ; & les Assiégans gagnèrent l'intérieur du Retranchement avant que l'Ennemi fut bien en état de se défendre. Les Suédois se trouvant environés de tous côtés, les uns se sauvèrent, les autres furent faits Prisonniers, & peu s'en falut que les Assiégans n'entraissent avec les Fuiars dans la Place. En éfet elle auroit pû être prise tout d'un coup, si les Assiégés n'avoient pas levé le Pont & sacrifié ceux des leurs, qui étoient encore dehors. Le Camp des Suédois fut pillé. On y trouva quantité de Munitions & 25. Pièces de Canon, qui furent d'abord tournées contre la Place. C'est ainsi que l'on s'emparât d'un Retranchement sur lequel CHARLES XII. comptoit si fort, & que l'Ambassadeur de France avoit fait si redoutable dans une de ses Lettres au Roi de Prusse.

Le Roi de Suède fut tenté d'abord de faire le Procès au Général *Trautwetter*, pour s'être laissé surprendre dans les Retranchemens ; mais étant mieux informé, il changea d'avis.

Pour ôter aux Assiégés la facilité de recevoir des Vivres & des secours de Suède, il faloit se rendre Maîtres de l'Isle de *Rugen*. Le Prince d'ANHALT DESSAU eut le Comandement de cette Expédition. Divers contretens empêchèrent la Descente projetée,

jettée, depuis le 2^{me}. Novembre jusques au 15. Elle se fit près de *Strezan*, & une grosse Pluie, qui survint, en déroba la vüe aux Ennemis. Le Prince d'ANHALT se retrancha si promptement, que le Roi de Suède y étant acouru, croiant les trouver encore dans le désordre du Débarquement, il s'écria: *Ah Ciel! Est il bien possible? Je ne l'aurois jamais crû. N'importe qu'on arrache les Chevaux de Frise, & qu'on ataque.* Ce Prince fut obeï; & nonobstant une Grêle de Mousquets & de Canons, chargés à Cartouches, il franchit le Retranchement avec ses braves Suédois. Son Cheval fut tué sous lui; & un Lieutenant Danois l'aïant reconu, le saisit par le Bras droit & lui cria: *Sire! rendés vous, ou je vous tue:* Mais CHARLES aïant un Pistolet à la Ceinture, le prit de la Main gauche & en cassa la tête à l'Officier Danois. Les Suédois ne combatoient qu'à coups de Piques & de Baionettes, & ils essuioient avec une intrépidité étonante le Feu de l'Artillerie. Mais enfin le Roi de Suède aïant vû périr a ses côtés ses Amis les plus fidèles, & reçû lui même une Contusion d'une Balle morte, fut contraint de se retirer & de regagner *Strafsund*.

Toute l'Isle de *Rugen* se soumit aux Alliés. Ils y firent quelques Miliers de Prisonniers, parmi lesquels il y eut le Lieutenant Général

Général de *Marschall*, le Comte de *Mellin* & plusieurs autres Officiers de Distinction. Après le partage de ces Prisonniers, le Roi de Prusse forma un Régiment de Cavalerie de ceux qui lui étoient parvenus, & il en donna le Comandement au Fils aîné du Prince d'*Anhalt*.

Pendant que ces choses se passoient en *Pomeranie*, le Czar répandoit l'alarme dans toute la Suède : Il s'étoit même approché de la Capitale avec sa Flote, aiant à bord 30. Mille Homes. D'un autre côté l'Escadre Angloise se dispoit à aller renforcer celle de *Dannemarck*.

Toutes ces fâcheuses nouvelles embarassoient les Amis du Roi de Suède ; lui seul paroissoit ferme. Il étoit tout le jour à cheval, & il faisoit des Sorties, dans lesquelles il se batoit en Lion ; il ruinoit les Travaux des Affiégeois, faisoit réparer les Brèches, & il étoit le premier à mettre la main à l'Ouvrage : En un mot il faisoit toutes les fonctions d'un Roi, d'un Grand Capitaine & d'un bon Soldat. Cependant le Comte de *Croissi* voiant la perte de ce Prince infallible, tâcha de le porter à la Paix. Il écrivit, de *Stralsund*, au Baron d'*Ilgen*, qui étoit au Camp, le 22. Novembre, & lui marqua, que s'il alloit à l'Armée, il pourroit faire des Propositions aux deux Rois. Le Baron
d'*Ilgen*

d'Ilgén lui répondit, que s'il en vouloit faire pour une *bonne Capitulation*, ou pour une *Paix générale*, il pouvoit se rendre auprès de S. M. mais que l'on ne vouloit pas être amusé, & que si on n'avoit d'autre intention dans cette Visite, que S. E. feroit mieux de ne pas se donner la peine de la faire, & que même dans ce cas, on ne pourroit lui permettre de retourner dans la Ville.

Le Comte de *Croissi* trouva cette Lettre fort cavalière & en fut piqué. Il écrivit à ce sujet au Comte de *Wackerbarth*. Ce qui engagea le Baron d'Ilgén de lui écrire le 3^{me} Décembre, que s'il avoit des Propositions raisonnables à faire, vû l'impossibilité de lui acorder la liberté de retourner dans la Ville, il dépendoit de lui d'envoier ses Propositions par écrit. Le Comte de *Croissi* répondit le 5. qu'il avoit des Propositions tres raisonnables à faire, pour en venir à une Paix générale : mais que pour un si grand Ouvrage un simple Ecrit ne fufisoit pas : Car si ce moien disoit il, pouvoit être reçu, on se serviroit de simples Tambours & Postillons, au lieu d'Ambassades ; que vû les Interêts différens des Princes en Guerre, il faut nécessairement des Conférences ; que la sûreté de la Paix demande des Médiateurs & des Garans, & qu'il importe qu'il sache si les

Alliés

Alliés du Roi de Prusse voudront suivre son exemple; qu'il peut assurer que le Roi de Suède a un desir sincère de conclure une Paix raisonnable & générale; qu'il a déjà accepté la Médiation du Roi son Maître & celle de l'Empereur, qu'il a de plus proposé deux différentes Villes pour en traiter &c.

Le Comte de *Croissi* sollicita en vain la permission de sortir de *Stralsund*, avec celle d'y rentrer. N'ayant pu l'obtenir, il demanda des Passeports, pour se retirer à *Hambourg*; ce qu'il obtint aisément.

Ce Ministre sortit le 13. Décembre, & étant arrivé au Quartier du Roi de Prusse; il y dina. Il fit quelques Propositions, mais elles furent rejetées: Il demandoit entr'autres que *Stralsund* restât au Roi de Suède.

Le Siège continua. La Place fut battue en brèche. Les Remparts étoient ruinés, les Fauxbourgs en Cendres, & les Bombes avoient fait un ravage affreux dans la Ville même. Elle étoit à la veille d'être emportée d'Assaut; cependant CHARLES XII. ne pouvoit se résoudre à quitter la Place, & il se disposoit à se bien défendre. Le 17. on ataquâ l'Ouvrage à Corne & la Tenaille. L'Ataque fut très vive & la Défense des plus vigoureuses. Les Assiégés étant rebutés, le Major de *Suckow* se coula le long de l'Ouvrage à
Corne

Corne sur la Glace, grimpa avec son Monde jusques au haut, & prenant les Assiégeois par derrière, il leur fit lâcher le pied; & ils se sauvèrent dans la Place. Les Alliés firent tout ce qu'ils purent pour se loger dans les Ouvrages qu'ils venoient d'emporter; mais la Terre étant gelée & les Travailleurs engourdis de froid, le Logement étoit à peine comencé le Lendemain à Midi. Le Roi de Suède profitant de cette circonstance, fit une sortie, qu'il conduisit lui même, vêtu & armé come un simple Soldat. Ce Prince fit des Prodiges, & contraignit les Assiégeois d'abandonner l'Ouvrage. Le Roi de Prusse acourut à la Tranchée, fit marcher de nouvelles Troupes & rechassa les Suédois, malgré tous les efforts de leur Roi:

Tout se préparoit à donner l'Assaut au Corps de la Place. Le Roi de Suède vouloit le soutenir; mais ses Généraux & ses Ministres le conjurèrent de ne pas exposer sa Personne à une Captivité certaine; ou à une mort, qui ne pouvoit être qu'inutile à sa Grandeur & à sa Gloire. Ce Prince partit enfin sur un petit Bâtiment, & n'arriva en Suède, que par une espèce de Miracle:

Après son départ, le Général *Ducker* demanda à capituler. Le Roi de *Danemarck* ne vouloit le recevoir qu'à discrétion; mais le Roi de Prusse lui représenta, que ce Général, par la manière dont il s'étoit défen-

1708 JOURNAL HELVETIQUE

du, méritoit des Conditions moins dures; & on convint enfin: *Que la Garnison seroit Prisonière de Guerre, à l'exception de 1000. Suedois de Naissance, & les Trabans & Gardes du Roi, qui conserveroient leurs Armes: On régla le nombre des Officiers, & le tems que ces Troupes devoient rester dans les Terres du Roi de Prusse. Le reste de la Capitulation concernoit la Retraite des Volontaires, la Remise de l'Artillerie, des Vivres, des Actes & Documens aux Comissaires des deux Rois, le tems & la manière de sortir de la Place, le Partage des Prisonniers &c.*

Le 28. Décembre, les deux Monarques entrèrent dans la Place, au bruit d'une triple Salve des Remparts & du Fort de Denholm. Ce Jour-là, le Roi de Prusse régala le Roi de *Danemarck* & les principaux Généraux Suédois. Ces deux Princes sympathisoient parfaitement ensemble: Leurs Inclinations étoient à peu près les mêmes, avec cette différence, que le Roi de *Danemarck* se soucioit peu des Hommes de haute taille; aussi, en avoit il dans ses Troupes, qui ressembloient à des Enfans. Toute Etiquette étoit bannie de leurs Cours, & ils se voioient sans Cérémonie & come de simples Officiers.

Le Domaine de la Ville de *Stralsund* fut cédé au Roi de *Danemarck*. Ce Prince confirma

firma les Privilèges des Habitans. Il mit Garnison dans la Place, & nomma le Général Major *Steffens* pour en être Gouverneurs. Les deux Rois se séparèrent, en se donant réciproquement des Témoignages d'estime, & retournèrent dans leurs Etats. Ainsi finit la Campagne de 1715. Le Roi de Prusse, à son arrivée à Berlin, ne voulut pas permettre qu'on lui élevât des Arcs de Triomphe; mais il ordonna de rendre des Actions de Graces à Dieu, seul Auteur de ces heureux Evénemens.

Le 13. Mars 1716. la Reine acoucha d'une Princesse, qui fut nommée PHILIPINE-CHARLOTE. Le Duc d'ORLEANS, Régent de France en fut Parain; & la Duchesse Doñairière d'Orléans, avec la Duchesse de Zell, en furent les Maraines.

Pour chasser entièrement les Suèdois de l'Empire, le Roi de Prusse, envoïa quelques Bataillons pour renforcer le Blocus de *Wismar*. Ce Prince s'apliqua ensuite à augmenter & à embelir les Troupes: Il s'attacha aussi à faire fleurir les Manufactures dans ses Etats, particulièrement celles de Drap.

Au Printems de la même Année, le Czar PIERRE Le Grand, se rendit à *Copenhague*, & convint avec le Roi de *Dannemarck* de faire une Décence dans l'Isle de *Schonen*, avec leurs deux Flotes; & de s'en empa-

rer ; mais une petite mesintelligence entre ces deux Princes fit échoïer ce dessein.

Le Czar piqué se retira , & étant entré dans le *Mecklenbourg* , il acorda au Duc *Charles Léopold* 4000. Hommes contre la Noblesse : Il passa ensuite à *Havelberg* , pour s'y aboucher avec le Roi de Prusse. On ignore le véritable sujet de l'entrevüe de ces deux Monarques ; mais elle fut très gracieuse. Le Roi envoya de riches présens au Czar , entr'autres un magnifique Cabinet d'Ambre , & un superbe Bateau de Chasse , qui avoit couté *Cent Mille Ecus* au feu Roi. Le Czar , en révanche , envoya depuis , toutes les Années au Roi 150. des plus grands Hommes qu'on pût trouver dans ses Etats.

Aussi-tôt après le retour du Roi à Berlin , on conclut le Mariage de *Brandebourg Schwede* avec le Prince Héritaire de *Wirtemberg*.

L'Année 1717. le Roi abolit tous les Fiefs dans ses Etats , & les rendit *Allodiaux* , moyennant une Somme , dont le produit devoit monter à 300000. Ecus par An. Cet afrançhissement des services féodaux , si bien établis dans la Jurisprudence féodale , pour le soutien de la Noblesse & la sûreté des Etats , ne laisse pas d'être avantageux au Souverain , & ne fournit pas aux Gens de qualité des Griefs aussi ruineux qu'ils le croïoient , & dont ils demandoient le redressement. Pour éclaircir cette Matière, l'Historien

rien cite un Ouvrage Allemand, qui a été traduit sous le Titre de *Cirus moderne*. Ce que cet Auteur dit là dessus se réduit à faire voir que les raisons qui avoient doné lieu à l'origine des Fiefs & aux Services que les Vassaux rendoient en tems de Guerre aux Seigneurs directs ne se rencontrent plus aujourd'hui; & que l'usage des Troupes réglées de Cavalerie & d'Infanterie, qui a succédé à celui des Fiefs, en rend l'Institution vaine & inutile.

L'Afaires des Fiefs étant finie, le Roi donna son attention aux Manufactures. Il parût cette Année un Edit à ce sujet, qui accordoit des Privilèges considérables à tous ceux qui viendroient s'établir dans ses Etats pour travailler aux Manufactures.

Le 19. Septemb-e 1717. le CZAR arriva à *Berlin*, & la CZARINE s'y rendit le 21. Ce Prince ne voulut pas accepter le Palais du Roi, que S. M. lui avoit cédé; mais il aima mieux loger à *Montbijou*. Le CZAR & la CZARINE partirent très satisfaits des honneurs qui leur avoient été rendus, & des Divertissemens qu'on leur avoit procuré.

Le Roi augmenta encore cette Année ses Troupes & ses Revenus. Il ordonna aussi de fortifier *Wezel*, *Magdebourg* & *Memel*. Le Général Comte de *Denhoff*, Gouverneur de *Memel* & Protecteur des Réfugiés, vint à mourir dans ce tems là. Le Roi, par un

ROYAUME HELVETIQUE

effet de sa Bienveillance Royale, leur laissa le choix de se choisir un autre Protecteur parmi ses Ministres. Les Principaux s'assemblèrent pour cet effet chez Mr. de Forcade, Comandant de Berlin, & on y résolut de présenter un très humble Placet au Roi, pour supplier S. M. de vouloir bien Elle même en faire le choix, parce qu'étant conduit & éclairé par sa Bonté Paternelle, il étoit plus sûr pour eux. Ce Placet, présenté le 3^{me} Janvier 1718. fut très agréable au Roi, qui confirma leurs Privilèges & les augmenta dans l'occasion.

Le 19^{me}. Fevrier de la même Année, le Roi renouvela ses Défenses aux jeunes Gens de sortir de ses Etats, par la crainte d'être enrôlés.

Il arriva la même Année que deux Scélérats abusèrent de leurs Emplois pour piller les Trésors du Roi. Le premier, qui de Laquais étoit devenu par sa taille avantageuse Castellan ou Concierge du Palais, se nommoit *Runk*; l'autre s'apelloit *Stief* & étoit Serrurier du Palais. Au moien des fausses Clés, ils volèrent d'abord 12. Mille Ecus, & continuèrent quelque tems ce Manège; mais le Serrurier s'étant avisé de prendre quelques Médailles d'Or dans le Cabinet des Curiosités, il fut découvert par un Orfèvre, à qui il les avoit voulu vendre. Cependant on ne pouvoit arracher l'aveu de son Crime :

Il disoit qu'il avoit trouvé ces Médailles dans la Rüe. Le Castelan sur qui il n'y avoit encore aucun soupçon, s'avisa, pour délivrer son Complice de faire aficher des Ecriteaux, dans lesquels il faisoit dire à des Filoux que le Serrurier étoit innocent, & qu'eux étoient coupables de ce Vol. Cette démarche le découvrit. Il fut aussi arrêté, & l'un & l'autre étant convaincus furent punis de mort.

Les Tribunaux Allemans étant fort lents & fort circonspects en Matières criminelles, les Procès duroient souvent plusieurs Années. Pour remédier à cet abus, le Roi ordona de les finir dans trois Mois. Il se faisoit rapporter toutes les Sentences, & S. M. les adoucissoit ou les agravoit, suivant l'exigence des Cas.

Cette même Année le Roi fut ataqué de la petite Vérole; mais elle fut fort heureuse. Il termina par Acomodement, avec le Landgrave de *Hesse Hombourg*, un Diserent survenu à l'ocasion de l'Abaië de *Herfort*.

Dans ce tems là l'Electeur Palatin dona un juste sujet de plainte aux Protestans, en leur otant l'Eglise du St. Esprit de *Heidelberg*, bâtie en 1420. par l'Empereur Robert, qui y avoit ataché de grands Revenus, & qu'ils possédoient en vertu de plusieurs Traités & Conventions autentiques. L'Electeur de Maïence, oprimoit aussi ses sujets Protestans, & leur enlevoit pareillement leurs

Eglises, pour les donner aux Catholiques. Le Roi, informé de ces Infractions aux Constitutions de l'Empire, écrivit d'une manière très forte pour les arrêter: Il ordonât de plus au Magistrat de *Magdebourg* d'user de représailles sur les Catholiques, au cas que l'Electeur Palatin ne remédiât pas aux Grieffs des Réformés de son Electorat: On arrêta les Revenus du Couvent d'*Hamersleben* & du Chapitre de *Minden*, & on interdit le Service des Catholiques Romains en divers endroits des Terres du Roi. L'Electeur Palatin, étoné de la vigueur du Roi de Prusse, se plaignit auprès de l'Empereur. & voulut faire passer ses démarches come iniurieuses à la Dignité & à la Majesté Impériale; mais l'Empereur étant pour lors en Guerre avec l'Espagne, jugea à propos de ménager le Roi de Prusse, & d'exhorter l'Electeur à la patience. D'ailleurs toutes les Puissances Protestantes sollicitoient le redressement de ces Grieffs. On voit entr'autres un Mémoire du Ministre du Roi d'*Angleterre* présenté à l'Electeur, qui renferme l'articulation des cas de Violences comis contre les Réformés de *Heidelberg*, & des traits curieux du Zèle aveugle & intéressé des Eclésiastiques de la Cour Palatine.

Le 11^{me}. Décembre 1718. CHALES XII. Roi de Suède fut tüé devant *Frédérichsal*, Place de Norvège, qu'il assiégeoit. La Princesse

cesse *Ulrique-Eléonore* sa Sœur, Epouse du Prince Héritaire de *Hesse-Cassel*, lui aiant succédé, les Cours de Prusse & de Suède comencèrent à se réunir.

Dans ce tems là un nommé *Clément*, Hongrois de Nation, se rendit fameux à la Cour de Prusse par ses fourberies, qui manquèrent de brouiller le Roi avec l'Empereur & le Roi de Pologne, & occasionèrent l'Exil de Mr. de Blaspiel & la Prison de Mr. de Kamecke, tous deux Ministres d'Etat. Clément étoit insinüant & d'une figure revenante ; il parloit parfaitement Latin, Allemand & François, & il savoit contrefaire toutes sortes d'Ecritures. Il employoit ces Talens à en imposer aux plus grands Princes & à duper les plus habiles Ministres. Il avoit été au Congrès d'*Utrecht*, en qualité d'Agent du Prince *Ragotski*. Il le trahit dans la suite, & remit au Prince *EUGENE*, pour quelques Millions de Florins, les Papiers de de son Maître. Il abandonna aussi sa Religion, qui étoit la Luthérienne & se fit Catholique. Il brilla quelque tems à la Cour de Vienne, avec l'Argent qu'il en avoit reçu ; mais come on començoit à reconoitre ses Impostures, il passa à *Dresde*, où il dupa le Comte de *Flemming*, nonobstant son habileté dans les Affaires, en suposant des Lettres de divers Ministres des autres Puissances, & en lui faisant de fausses Confiden-

ces :

ces : Pour un seul avis, il en reçut 1000 Ducats. De là il se rendit à *Berlin*; & quoique le Roi ne se trompa guère en physionomie, cet Impositeur fût attirer sa confiance. Il changea de nouveau de Religion & prit la Réformée. Il en imposa par son Hypocrisie à Mr. *Jablonski*, Prédicateur de la Cour, chez qui il étoit logé. Il entra dans les Secrets de l'Etat des Guerres, au moyen d'un Secrétaire qu'il corrompit. Sur ces connoissances il suposoit des Lettres, tantôt de l'Empereur & du Prince *Eugene*, & tantôt du Roi de *Pologne* & du Roi de *Prusse* même, relatives aux Secrets qu'il avoit appris, & en les communiquant respectivement à ces Princes, suivant ses vûes, il forma entr'eux de la mésintelligence. Par là il rendit suspecte au Roi la fidélité de quelques uns de ses Ministres, qui furent disgraciés. Il étoit en relation avec le Baron de *Heidekam* & un nommé *Lebman*, qui se donoit le titre de Résident du Duc de *Saxe Weimar*, & ces trois Personages cherchoient à brouiller l'Empire. *Clement* craignant le ressentiment du Roi, si ses fourberies étoient découvertes, se retira sourdement en *Hollande*, d'où on trouva le secret de le faire revenir dans les Etats du Roi. Il fut arrêté & conduit à *Spandan*. Le Roi voulut voir ce fameux Fourbe, & il lui ordona de contrefaire l'écriture de S. M. même. Clément l'imita si bien, que le

Roi

Roi déclara qu'il s'y seroit trompé, s'il n'avoit pas écrit en sa présence. Ses Complices furent aussi arrêtés. Le Secrétaire mourut en prison, soupçonné d'avoir pris du Poison. Le Baron, qui n'étoit pas coupable de Crime de faux, fut dégradé & renfermé à *Spandau*; mais *Clément* & *Lehman* subirent une mort ignominieuse & ils furent exécutés le 18. Avril 1719. *Clément* marqua beaucoup de repentance, & atendrit les Spectateurs par les sentimens de Picté qu'il fit paroître.

Les Grains étant extrêmement chers l'Année 1719. à cause de la Sécheresse, le Roi fit ouvrir ses Magasins pour soulager ses Sujets: Les Boulangers les achetoient à un prix raisonnable, & on en fournit aux Laboureurs ce qu'il leur en faloit pour ensemencher leurs Champs, à condition d'en rendre la même quantité après la Récolte.

Le Roi travailla pour faire élire Duc de Courlande le jeune Margrave de *Schweds* son Cousin. On prétend que ce Prince avoit été le sujet des Conférences du Roi avec le Czar à *Havelsberg*, & que PIERRE LE GRAND s'étoit engagé de le faire élire Duc de Courlande, moiennant qu'il épousât sa Nièce. Le Roi écrivit à ce sujet au Roi de Pologne, le 21. Janvier 1719. *Auguste* avoua que son sentiment avoit été de préférer le Prince de *Weissenfels*, qui étoit moins redoutable à la République, qui s'oppseroit toujours à l'a-
qui-

quisition de la Courlande par un Prince du Sang Roïal de Prusse.

Les Polonois donèrent un autre mécontentement au Roi de Prusse, par la manière dont ils traitoient les Non Conformistes de Pologne & de Lithuanie. Ce Monarque écrivit au Roi d'Angleterre, pour l'engager d'intervenir aussi en faveur de ces Eglises.

Cet Esprit de Persecution si opposé aux Maximes de l'Evangile, se manifesta encore scandaleusement à *Hambourg*. Cette Ville, qui est Luthérienne, défendit aux Réformés l'exercice de leur Religion, & souffrit que des Prédicateurs furieux écrivissent, contre cette Comunion, les plus impertinens Libelles. On poussa l'animosité jusqu'à vouloir faire le Procès à quelques Réformés, qui avoient assisté au Service Divin à l'Hôtel de l'Envoïé de Hollande. Le Roi de Prusse écrivit à la Ville de *Hambourg* sur ce sujet. Son indignation de leur procédé paroïssoit dans sa Lettre. Il leur représentoit la honte & le scandale de ces Divisions parmi les Protestans: Il les exhortoit de révoquer leurs Ordonances contre les Réformés, de supprimer tous Ecrits difamatoires, & de punir d'une manière exemplaire les Ecrivains furieux & insolens; faute dequoi il les y contraindroit suivant les Constitutions de l'Empire.

La Populace de *Hambourg* avoit aussi comis du désordre dans la Chapelle de l'Envoïé de l'Empereur, qui en demandoit satisfaction. Les *Hambourgeois* employèrent toutes sortes de soumissions pour fléchir l'Empereur justement irrité. Ils n'oublièrent rien non plus pour doner satisfaction au Roi de Prusse.

Le Roi d'Angleterre aiant fait la Paix avec la Suède le 29. Août 1719. devint Médiateur conjointement avec le Roi Très Chrétien, entre FREDERICH-GUILLAUME, Roi de Prusse & ULRIQUE-ELEONORE, Reine de Suède. Le Traité entre ces deux Puissances fut conclu à *Stockholm* le 21. Janvier 1720. Le Lord Carteret, Ambassadeur de S. M. Brit. signala son habileté dans cette Négociation. Par ce Traité la Ville de *Stettin*, le District entre l'Oder & la Pène, les Isles de *Woslin* & d'*Usedom*, avec tous leurs Droits furent cédés au Roi de Prusse; aussi bien que les Embouchures de la *Swine* & du *Dieuvenau*, le *Frisch-Haff* & l'*Oder* jusques à l'endroit où il perd son nom, en se jettant dans la Pène; cette dernière Rivière devant servir de Limite & rester en communion aux Hauts Contractans. La Couronne de Suède se réservant, à cause du Duché de Poméranie, son Droit de Séance & de suffrage aux Diettes de l'Empire & du Cercle, conformément à ce qui avoit été réglé à cet égard par la Paix de *Westphalie* & par les Conventions

tions faites avec la Maison Electorale de *Brandebourg*. Le Roi confirme les Etats, Villes Habitans des Païs qui lui sont cédés dans tous leurs Privilèges Civils & Ecclesiastiques, & les Nobles dans leurs Fiefs & Jurisdictions. Ce sont la les Articles fondamentaux du Traité, qui est raporté tout au long & qui fait la clôture du I^{er}. Tome de l'Histoire de FREDERICH-GUILLAUME.

Si CHARLES XII. renaïssoit il seroit obligé de reconnoître, d'un côté, les suites funestes qu'une passion démesurée pour la Guerre entraîne après soi; & de l'autre, les glorieux avantages qu'une Guerre légitime, précédée de beaucoup de patience & de modération, soutenüe & accompagnée de Prudence, de Sagesse & de Candeur, peut procurer. Il regardoit aparemment come une Foiblesse la Patience du Roi de Prusse; mais il auroit dû savoir que la Patience est une Vertu, une Fermeté & une Constance, qui ne perd pas ses prérogatives, & qui est touÿours la même, quoi qu'elle soit quelquefois obligée de tirer vengeance de ceux qui l'ont ofensée & indignement méprisée.



NOUVELLES

L I T E R A I R E S.

H A N O V E R.

Nous avons anoncé dans nôtre Journal de Septembre 1740. p. 303. les deux premiers Tomes de la Seconde Edition des *Comentaires* de l'Illustre BOERHAAVE sur ses propres *Institutions*, avec les Notes de Mr. HALLER, Docteur en *Médecine*, Médecin du ROI de la *Grande-Bretagne*, Professeur en *Anatomie*, en *Botanique* & en *Chirurgie* dans l'Université de *Gottingen*, & Membre de la Société Rpiale des Sciences d'*Angleterre* & de *Suède*. Le 3^{me} Volume vient de paroître. Le Savant Editeur l'a dédié à son bon Ami Mr. JEAN GESNER, Chanoine & Professeur en *Physique* & en *Mathématiques*, à *Zurich*. Cette Dédicace où le Cœur parle, renferme de traits glorieux au Célèbre Mr. JEAN BERNOULLI Professeur en *Mathématiques*, à *Bâle*, & à MRS. ses dignes FILS. Elle nous apprend deplus, que M. HALLER travaille à met-
tre

tre incessamment au jour son Ouvrage de Botanique, qui fait l'objet des desirs de tous ceux qui aiment cette Science. Ce 3^{me}. Volume contient en 732. pages, les Articles qui traitent de la *Rate*, du *Foie*, des *Reins*, des *Muscles*, de la *Peau* & de la *Nutrition*. On y trouve par tout, dans les Notes, la même Force & la même Erudition, qu'on aperçoit du premier coup d'œil dans les deux précédens. L'acueil que le Public a fait à cet Ouvrage a été tel, que même avant qu'il soit achevé, on a été obligé de ré-imprimer ce qui a déjà parû. On nous assure même qu'on en donera incessamment une nouvelle & superbe Edition in 4^{to}. à *Amsterdam*.

M. HALLER vient encore de faire paroître une nouvelle figure du *Diaphragme*, un peu différente de celle qu'on voit à la fin de sa *Dissertation* in 4^{to}. publiée, il y a près de huit Ans, & de laquelle nous avons rendu compte dans notre *Mercure* du Mois d'Avout 1734. p. 41. On y a annexé des Notes contenues en cinq pages *In Folio*, relatives aux Lettres & Chifres gravés sur cette nouvelle figure, pour d'autant mieux expliquer & faire conoitre les différentes parties de ce noble Organe. M. HALLER a soin d'avertir, qu'il y a ajouté ce qu'il a trouvé de meilleur dans les Planches & Descriptions de

M R S:

OCTOBRE, 1741, 1023

MRS. ALBINUS, SENAC & COVVER, ou ce en quoi ces Messieurs difèrent de lui.

On voit de plus ici des nouvelles Observations sur le *Canal Thorachique*, avec de très belles figures, faites à *Gottingen*, dans le Théâtre Anatomique, & publiées en forme de Thèses Académiques, par M. *Bushman*, sous la Présidence du digne Mr. HALLER.

S U I S S E.

ON nous a chargé d'anoncer dans nôtre Journal un Ouvrage d'importance, qui doit être imprimé sur les Frontieres de nôtre Suisse, en grand 8^{vo}. *Cicero Romain gros tel & en très beau Papier colé*. C'est un Essai d'un Système nouveau en Métaphisique, ou pour mieux dire le Système de l'*Influence Physique* réhabilité & rectifié.

On nous a mis entre les mains des Mémoires & plusieurs Lettres Missives, par lesquelles nous avons pû conoitre, que le Plan de ce Système & une partie de son Elaboration ont été examinés par une des plus Illustres Sociétés Littéraires qu'il y ait en Europe, par quelques uns des plus Célebres Théologiens des deux Religions, & par des Philosophes du premier Ordre de différentes

Nations. Les uns, au Jugement de quelques Persones sensées à qui les Pièces ont été communiquées, n'y ont rien objecté qui paroisse fondé; les autres avoient qu'outre une clarté que l'on voit régner dans cet Ouvrage, qui le met à portée, tant des Savans que de ceux qui ne le sont pas, on n'a jamais traité les Matières qui y sont discutées avec tant de profondeur, & de solidité, & que par conséquent cet Ouvrage ne peut que répandre de nouvelles lumieres sur cette Partie de la Philosophie, & être bien reçu du Public: Mais tous s'accordent en ce point, qu'il n'y a rien qui soit contraire à aucune des Vérités que la Religion enseigne, ou d'où équitablement on puisse tirer des conséquences dangereuses. Suivant ce que nous avons pu apercevoir, l'Auteur établit des Principes, qui quâdrent mieux avec la Raison humaine, que ceux qu'il a entrepris de combattre. Son but est sur tout de ramener, s'il est possible, les Incrédules & les Pirrhoniens de bonne foi, de l'éloignement pour la Religion que les autres Systèmes qui ont paru jusqu'à présent, ont causé dans leur Esprit, & de leur inspirer des Idées plus conformes à leurs véritables intérêts. On nous assure, que la Vie de l'Auteur, ses Mœurs & ses sentimens par rapport au Christianisme, ne donent aucun soupçon

contre la droiture de ses Intentions à cet égard.

Cet Auteur, se propose de débiter par trois Volumes, qui seront finis pour la Foire prochaine de Paques de Francfort. A l'occasion de quelques Objections qui ont été faites contre l'Hypothèse de Mr. LOCKE, cet illustre Philosophe Anglois, touchant la Nature de l'Âme, nôtre Métaphysicien développera son sentiment sur l'Etendue ou la Non étendue qu'on peut attribuer aux Etres Spirituels considérés en general & en particulier, après avoir donné au préalable le Plan de son Système, avec les Eclaircissements, dont nous venons de faire mention. Il continuera dans plusieurs autres Volumes, à discuter sur le même pied les Questions les plus sublimes & les plus intéressantes, qui soient du ressort de la Méthaphysique, ainsi que cela sera expliqué amplement dans la Préface, qui sera placée à la tête du premier Volume.

NEUCHÂTEL.

D ICTIONNAIRE GEOGRAPHIQUE,
contenant une Description abrégée des Empires, Royaumes, Provinces & Etats du Monde; les Républiques, Villes & principaux Lieux de chaque País; les Noms des Habitans, anciens & modernes, des diverses Regions de la Terre;

17026 JOURNAL HELVÉTIQUE

les Montagnes & les Volcans; les Fleuves & les Rivières, qui coulent dans chaque Contrée; avec une Chronologie exacte des Empereurs & Rois, qui ont régné sur les différens Roïaumes & Empires du Monde: Ouvrage, dans lequel on s'est appliqué à donner en abrégé la connoissance, tant des quatre Continens en général, que des Roïaumes & Provinces en particulier, de leur situation, de leur grandeur & étendue, de leurs bornes & confins &c.

C'est là le Titre d'un Ouvrage que l'on se propose de donner au Public & qui s'imprimera à Neuchâtel chez les *Editeurs du Journal Helvétique*. Il contiendra un Volume In⁴^{to} d'environ 800. Pages, que l'on donnera par Souscription à raison de Trois Francs, payables le tiers en souscrivant, & les deux tiers en recevant l'Exemplaire. Ceux qui souhaiteront de se procurer à un prix aussi modique un Ouvrage si curieux & si utile pour toutes sortes de Persones, pourront s'adresser aux Distributeurs de ce Journal. # On ne négligera rien de tout ce qui pourra contribuer à la perfection de l'Ouvrage, tant par rapport à la Matière qu'à la beauté de l'Impression.

à Lausanne chez les
J. C. H. Martin Librairie



EXTRAIT

*D'une Lettre de Mr. L'Abè PLUCHE
à Mr. S. De C.*

Vous voulés, Monsieur, que je vous entretienne de mon travail actuel : Je le fais pour repondre à la manière obligeante & pressante dont vous me le demandés. La seconde Edition de l'Histoire du Ciel est augmentée d'un quart : Mais pour ne pas defobliger ceux qui ont la première, j'ai rassemblée l'essentiel des Eclaircissemens dans un petit Livre de 120. pages, sous le Titre de *Revision de l'Histoire du Ciel*. J'y ai traité mon sujet sous une forme nouvelle & avec quelques nouvelles preuves. J'y ai mis aussi une Réponse à une grande difficulté qu'on pouvoit me faire, & qui se tire de la précession des Equinoxes. Elle m'est venuë dans l'Esprit un peu trop tard, pour être dans la 2^{me}. Edition qui étoit achevée ; je l'ai mise dans le Supplément.

La Seine nous a doné bien de l'exercice ici à Paris, & toutes nos Rivières dans le Nord de la France, au comencement de cette Année ; ce qui paroît une suite des

des Pluies fréquentes qui imbibent la Terre depuis trois ans, & qui y glissent enfin par dehors, come sur une Éponge pleine; enforte que 24. heures de Pluie font un effet plus sensible que ne feroient cinq & six jours, ou même beaucoup plus après une longue secheresse, Aussi n'est-il rien arrivé de semblable dans nos Provinces du Midi, comme la Provence & le Languedoc ou il n'a point plu.

Il est dit dans le 3^{me} Tome du *Spectacle de la Nature* à la suite de l'Examen de ce qu'il peut s'élever de Vapeurs de dessus la Surface de la Mer, que si la Pluie qui en provient nous donne ici comunément 15. ou 16. pouces de profondeur annuelle, ou un peu plus, il faut que la quantité en soit triple de la nôtre, dans la Zone Torride. *Monsieur Duplex*, Directeur de la Compagnie des Indes à *Chandernagor* au Royaume de *Bengale*, (par consequent dans la Torride & dans le Voisinage du Tropic) a eu la Curiosité d'approuver pendant trois Ans de suite, si mon raisonnement s'accordoit avec l'expérience. Il m'a fait ensuite l'honneur de m'écrire, & de m'envoyer le Calcul Journalier de toutes les profondeurs de chaque Pluie, & le resultat est de 51. pouces pour la 1^{re}. Année; de pres de 52. pour la 2^{de} & enfin de 63. pouces pour la 3^{me}. Il ajoute que l'augmentation des

des Finées est chez eux comme l'approche du Soleil à l'égard du Tropicque, & sur tout du Zenith, & que la diminution (jusqu'à Cessation totale souvent 6. Mois de suite) se fait à mesure que le Soleil s'avance dans l'autre Hemisphère.

Je vous fais part, Monsieur, non d'une réussite qui me regarde, mais d'une vérité de fait, que nous avons intérêt de connoître. *Je suis &c.*



VERS ALLEGORIQUES.

UN tendre Amour, par la Vertu conduit,
 Règnoit jadis sur toute la Nature :
 La félicité la plus pure,
 Dans tous les Cœurs, en étoit l'heureux fruit !
 L'on vécut peu sous cet aimable Empire ;
 Les Dieux jaloux du bonheur des Mortels,
 Furent les premiers, à détruire,
 D'un Dieu si doux, les Temples, les Autels ;
 Un imposteur emprunta son langage,
 Sa voix, son nom, & chacun s'y méprit ;
 Objet hideux, il masqua son visage,
 Trompa le Cœur & séduisit l'Esprit,
 Corrompit tout : Un Monstre si terrible
 Ne trouva rien qui lui fut impossible,
 Il usurpa le Suprême Pouvoir :
 Et renversant les Loix & le Devoir,
 Laisa par tout des traits de son Passage ;
 Tiran, Cruel, Perfide, Ingrat, volage,
 Tous les défauts semblent le couronner,

1030 JOURNAL HELVÉTIQUE

Tous les Malheurs doivent l'accompagner:

N'importe, il règne, & le Dieu qu'il outrage,

Tremble, s'enfuit, se soustrait, à sa rage.

Foibles Humains, Victimes de l'Erreur,

Reconnaissez le faux Amour pour Maître!

Le véritable est caché dans mon Cœur,

Jamais hélas! il n'osera paroître.

Mr. COQUARD de Dijon.

~~1030 1030 1030 1030 1030 1030 1030 1030 1030 1030~~

T A B L E.

<i>Discours sur le Travail.</i>	930
<i>Remarques sur le dernier Vol. de l'Hist. du Comté de Bourgogne.</i>	959
<i>Sur la Tolérance</i>	971
<i>Critique d'une Fable de La Fontaine.</i>	974
<i>Le Renard, les Mouches & le Porc-Épic, Fable.</i>	979
<i>Lettres à l'Auteur de l'Avis sur un Elixir de Livres, avec les Réponses.</i>	981
<i>Lettre d'une Demoiselle à l'Auteur de l'Essai sur le Jeu</i>	988
<i>Extrait de l'Histoire de Frederick-Guillaume Roi de Prusse.</i>	998
<i>Nouvelles Littéraires</i>	1021
<i>Vers Allégoriques</i>	1028

Mercure de Juillet 1741. pag. 709. Ligne 14. Fibres, &
dans l'Extraits de Septembre, Filices, Lifes, Filigras: